



NAPOLÉON,

DRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES ET CINQ TABLEAUX,

PAR

MM. DUMERSAN ET ANTONY-BÉRAUD,

Musique de M. Artus, Décors de M. Penne, Costumes de M. Louis Harley,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS ; A PARIS, SUR LE THÉÂTRE SAINT-MARCEL,
LE 25 MAI 1839.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
NAPOLÉON.....	{ M. PERRIN. M. WILLOT.	UN LIEUTENANT de la vieille garde.....	M. LÉON.
DUROC.....	M. GUILLET.	PICHON, tambour-maitre....	M. KOPP.
ACHILLE ZALUSKI.....	M. LEQUIEN.	L'AMOUREUX, tambour.....	M. JULLIEN.
RAPP.....	M. LOUIS.	UN AGENT.....	M. ÉDOUARD.
LE BARON de Guerlitzendorf.	M. ALLARD.	UN MATELOT.....	M. FORETZ.
TALMA.....	M. OUDARD.	LE PETIT BAPTISTE.....	M ^{lle} CLARISSE B.
CONSTANT.....	M. LETUR.	L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE	M ^{me} SABLONY.
RUSTAN.....	M. MELINEAU.	M ^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.	M ^{me} CUVILLIER.
BAPTISTE.....	{ M. CHARLET. M. GODEFROY.	ANNETTE.....	M ^{me} DELAPORTE.
MOUSTACHON, grenadier....	M. LACOURRIÈRE.	GÉNÉRAUX, PRÉFETS, MAIRES, OFFICIERS, DAMES DU PALAIS, VIEILLE-GARDE, SOLDATS, MATELOTS, CARTINIÈRES, GÉNIES, OMBRES DES BRAVES tués dans les guerres de la République et de l'Empire.	
LORIZOT, grenadier.....	M. OUDARD.		
LE CAPITAINE BLETSON....	M. LETUR.		

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

LES TUILERIES.

Un salon des Tuileries. A droite, une toilette devant laquelle est le fauteuil de l'impératrice. A gauche, un guéridon et une causeuse. Du même côté, une cheminée surmontée d'une glace sans tain, à travers laquelle on aperçoit les arbres du jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

RUSTAN, puis M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD, SENTINELLES, au fond.

Au lever du rideau, Rustan est couché sur un tapis devant la porte qui conduit à l'appartement de l'empereur. On entend battre la diane.

RUSTAN, se levant précipitamment

La diane!

Il va à la porte du fond, l'ouvre; un sergent suivi de quelques grenadiers vient relever les sentinelles; puis paraît M^{me} de Laroche Foucauld.

M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.

Monsieur Rustan!

RUSTAN.

Madame?

M^{me} DE LA ROCHEFOUCAULD.

L'empereur est-il rentré?

RUSTAN.

Non, madame, pas encore.

M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.

Et cependant il est sorti de bonne heure.

RUSTAN.

A cinq heures du matin, accompagné de monsieur le grand-maréchal du palais.

M^{me} DE ROCHEFOUCAULD.

L'impératrice est fort inquiète. Aussitôt que l'empereur sera rentré, veuillez la faire prévenir.

RUSTAN.

J'aurai cet honneur.

M^{me} de la Rochefoucauld se retire.

SCENE II.

RUSTAN, seul.

M^{me} de la Rochefoucauld dit que l'impératrice est inquiète; elle n'ose pas dire jalouse; mais je vois cela, moi. Depuis quelque temps l'empereur va tous les matins à la promenade; d'autres assurent que c'est afin de tout voir par lui-même, comme le calife de Bagdad, dans l'une des histoires de nos beaux pays d'Orient... au fait, c'est possible...

SCENE III.

RUSTAN, BAPTISTE.

Baptiste entre en portant quelques bûches qu'il va déposer près de la cheminée.

RUSTAN.

C'est vous, Baptiste?

BAPTISTE.

Oui, monsieur Rustan. Les matines commencent à être fraîches, et si l'empereur se réveillait...

RUSTAN.

Il y a long-temps qu'il est sorti.

BAPTISTE.

Il s'est pourtant couché bien tard!

RUSTAN.

Il a travaillé une partie de la nuit avec ses ministres qui tombaient de sommeil. Quand ils ont été partis, il est resté une heure avec son secrétaire; et, au lieu de se coucher, il voulait encore causer avec M. Constant, son valet-de-chambre, qui a eu toutes les peines du monde à lui persuader de dormir.

BAPTISTE.

Cet homme-là est de fer.

RUSTAN.

Bah! ce n'est rien quand il est aux Tuileries; si vous l'avez vu comme moi en campagne, le jour sur les champs de bataille, la nuit, tout habillé sur un lit de camp ou même à un bivouac.

BAPTISTE.

Oh! je l'y verrai, monsieur Rustan, car j'ai toujours eu envie de servir. Et si ce n'était que je devais me marier, j'aurais déjà pris l'uniforme.

RUSTAN.

Il y a peu de temps que vous êtes au château? n'est-ce pas l'impératrice qui vous y a fait entrer?

BAPTISTE.

Oui, c'est cette excellente Joséphine. Il faut

vous dire, monsieur Rustan, que je suis fils d'un ancien serviteur du général Zaluski. Vous avez bien entendu quelquefois parler du général Zaluski, n'est-ce pas?

RUSTAN.

Le général Zaluski! n'est-ce pas ce général polonais mort depuis peu de temps en pleine disgrâce?

BAPTISTE.

Lui-même.

RUSTAN.

C'est un assez mauvais souvenir à invoquer ici: accusé de trahison dans la campagne de 1805, on ne put prouver son crime; mais l'empereur y crut, et l'exila de sa cour et de son armée.

BAPTISTE.

Mais l'impératrice n'y croit pas, elle; et bientôt la comtesse Zaluski pourra, je l'espère, lui mettre en main des preuves certaines de l'innocence de son mari.

RUSTAN.

Tant mieux. Cependant ne vous flattez pas trop; l'empereur n'est pas habitué à condamner légèrement, et il a fallu... mais laissons cela. Ainsi vous êtes Polonais?

BAPTISTE.

Non vraiment; j'estime nos braves alliés, mais je me fais honneur d'être Français, et même Parisien. Mon père avait épousé une Polonaise qu'il avoit rencontrée par là-bas, dans ses campagnes; le brave homme fut tué à la bataille de Lodi, près de son général. Je me suis trouvé orphelin de bonne heure, et comme sa majesté l'impératrice avait pris en amitié les enfans du général Zaluski, auxquels elle n'a pas cessé de s'intéresser depuis la mort de leur père, par contre-coup, elle a bien voulu ne pas oublier les serviteurs de la maison, et dernièrement elle a fait entrer la petite Annette, ma cousine et ma future, à la laiterie de Saint-Cloud, et à moi, elle m'a fait avoir cette place de garçon de service.

RUSTAN.

Savez-vous bien que c'est une place de confiance: vous allez et venez dans le château; et quelquefois sans doute vous avez rencontré l'empereur?

BAPTISTE.

Oui, j'ai eu l'honneur de le voir de près; mais je crois bien qu'il n'a pas fait grande attention à moi. Cependant un jour que je faisais mon service, en portant le bois dans son appartement, j'ai rencontré dans un des corridors un homme qui s'est caché quand il m'a aperçu. J'ai jeté mon bois par terre, et, marchant droit à lui, je lui ai demandé ce qu'il faisait là, comment il était entré au château. Comme il hésitait à me répondre et que l'empereur arrivait seul, sortant de chez l'impératrice, j'ai maintenu mon gaillard en disant: Passez, sire, je le tiens bien. L'empereur m'a jeté un coup d'œil... il ne m'a rien dit; mais ce coup d'œil là disait bien des choses. Le gail-

lard a été arrêté, fouillé, et l'on a trouvé sur lui un poignard.

RUSTAN.

Un poignard !

BAPTISTE.

Qui, cet outil-là ne se trouve jamais sur un honnête homme.

RUSTAN.

C'était quelque lâche assassin.

BAPTISTE.

Paix ! on vient.

RUSTAN.

C'est l'impératrice.

Baptisto arrange la cheminée, et sort.

SCENE IV.

Les portes qui conduisent à l'appartement de l'impératrice s'ouvrent. Entrent deux femmes de chambre, tenant quelques objets de toilette. La garde au fond vient se mettre sous les armes. Rustan se hâte de placer un riche coussin au pied du fauteuil de l'impératrice, qui paraît suivie de M^{me} de Larochehoucauld. Elle vient s'asseoir devant la toilette, puis elle dit :

LES MÊMES, JOSEPHINE, M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD, DEUX FEMMES DE CHAMBRE.

JOSEPHINE.

L'empereur n'est pas encore rentré aux Tuileries ?

RUSTAN.

Non, madame ; votre majesté sait que lorsque l'empereur va visiter ainsi le matin les travaux publics, il est quelquefois retenu plus long-temps qu'il ne croit.

JOSEPHINE.

Et il sort sans être accompagné ! Je suis dans une inquiétude...

RUSTAN.

Le maréchal Duroc est avec l'empereur. Il salue et se retire, ainsi que les deux femmes de chambre.

SCENE V.

JOSEPHINE, M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.

JOSEPHINE.

Seul au milieu d'une population que des agens de troubles et de désordre excitent à la révolte !

M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.

Je pense que M. Fouché ne manque pas de faire suivre l'empereur.

JOSEPHINE.

L'empereur l'a défendu. Il est vrai que sur ce point j'ai recommandé qu'on ne lui obéit pas.

M^{me} DE LA ROCHEFOUCAULD.

Sa noble confiance est sa sauve-garde.

JOSEPHINE.

Sa générosité devrait arrêter tant de complots. Que de fois il a pardonné !

M^{me} DE LA ROCHEFOUCAULD.

Il a confiance en son étoile ; et vous savez, madame, que c'est vous que le peuple a surnommée l'étoile de Napoléon.

JOSEPHINE.

Oui, je sais que l'on croit à mon ascendant sur la fortune de l'empereur. Cette croyance m'est douce ; mais depuis qu'il est monté sur ce trône où il met sa gloire à relever celle de la France, et son bonheur à faire celui du peuple, que de tentatives n'a-t-on pas faites contre ses jours ! N'ai-je pas vu préparer contre lui la machine infernale, le poignard d'Aréna et celui de Georges Cadoudal ?

M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.

Mais, madame, l'empereur est partout triomphant ; la paix a couronné ses succès militaires. Une alliance jurée avec les plus grands souverains de l'Europe assure à jamais sa puissance.

JOSEPHINE.

La gloire fait des envieux, et le bonheur des ennemis... Mais il ne revient pas !

M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.

Il se plait tant au milieu de ces monumens qui attestent son génie et la puissance et la gloire de notre belle patrie... Ne disait-il pas hier, en riant, qu'il ne voulait rien négliger pour attirer l'étranger à Paris, et surtout pour l'y retenir ? Sa présence vivifie tout. Ici, Napoléon n'est plus que le souverain paternel et conservateur dont les bénédictions du peuple accompagnent partout les pas.

JOSEPHINE.

Oh ! oui, n'est-ce pas, chère comtesse ? Malgré la rage de ses ennemis, la France entière tient sur lui ce langage ? Monarque généreux, chef vigilant, administrateur habile, le pouvoir dans ses mains est un bienfait pour les pays qu'il parcourt, pour les peuples qu'il gouverne ; car il n'exerce les prérogatives de ce pouvoir suprême que pour améliorer et embellir, pour fonder et créer... Mais, voyez, voyez !... il ne revient pas ! Le faubourg Saint-Antoine n'était pas tranquille ; sans doute il est allé de ce côté... Quelle imprudence de s'exposer ainsi ! (On entend du bruit au dehors.) Grand Dieu !... qu'entends-je ? quel est ce bruit !... il augmente... il s'approche... c'est quelque révolte, quelque conspiration... (Elle tombe sur un siège.) Oh ! non, ce n'est pas vivre ! (Se relevant vivement.) Le bruit vient de ce côté du Carrousel... Oh ! venez, venez, chère comtesse, je veux m'assurer par moi-même...

Tout en parlant l'impératrice sort par la droite ; M^{me} de Larochehoucauld suit ses pas ; au même instant, entrent par le fond, Rustan, Constant, des gardes.

ONTS AU DEHORS.

Vive l'empereur ! vive l'empereur !

SCENE VI.

NAPOLÉON, DUROC, CONSTANT, RUSTAN, PLUSIEURS FONCTIONNAIRES, PAGES, SUITE, EMPLOYÉS, ETC.

NAPOLÉON.

Messieurs, je suis très-content des travaux ; le temps a été vite et bien employé, et l'argent dépensé l'a été avec intelligence et profit ; je ne le regrette pas. La même sollicitude a présidé à des travaux moins glorieux, mais fort intéressans sous le rapport de la salubrité publique. Qui aime mon brave peuple m'aime ! qui fait du bien à mon peuple me fait du bien ! Je vous le répète, je suis content, très-content. (*A quelques hauts fonctionnaires.*) Vous, messieurs, concourez par votre zèle à ce que les améliorations que j'ai ordonnées portent leurs fruits. Duroc, j'aurai quelques récompenses à distribuer ; on a pris les noms?... bien... vous me les présenterez à midi... Allez, messieurs.

Tout le monde sort.

SCENE VII.

NAPOLÉON, puis JOSÉPHINE.

NAPOLÉON, seul un moment, tombant dans la rêverie.

Je veux que dans dix ans Paris soit la plus belle ville de l'univers comme la France en est la première nation. Oui, je l'avoue, les monumens plaisent à mon imagination : long-temps après que les peuples ont disparu, les monumens restent et attestent la gloire de leur fondateur ; ah ! qu'ils attestent surtout la prospérité présente de notre belle France ! Allons, je n'ai pas à me plaindre... Voilà ce que c'est que d'avoir une volonté : tout marche ; l'impulsion est donnée ; l'aisance circule ; le peuple travaille ; sa joie est vraie, car il est heureux... France, tu diras de moi un jour : Il m'aimait d'un amour vrai ; sa fortune était toute dans la mienne ; il n'eut d'autre ambition que celle de ma gloire, de mon ascendant et de ma majesté.

JOSÉPHINE, en dehors.

Mes craintes étaient vaines... Où est l'empereur ? (*Entrant.*) Ah ! c'est lui !... vous voilà donc enfin !

NAPOLÉON, la pressant dans ses bras.

Joséphine ! (*L'examinant.*) Quelle inquiétude sur tes traits !

JOSÉPHINE.

D'où viens-tu ? Que vas-tu faire seul au milieu de Paris ?

NAPOLÉON.

Au milieu d'un peuple généreux et qui m'aime ? Je suis en effet parti seul, et je suis revenu avec une escorte nombreuse. (*Allant à la glace.*)

Tiens... ils m'ont aperçu ; vois, Joséphine, tous ceux qui m'ont accompagné.

VOIX DU DEHORS.

Vive l'empereur !

NAPOLÉON.

Tu les entends ? approche-toi, qu'ils te voient avec moi, qu'ils voient combien je t'aime.

VOIX DU DEHORS.

Vive l'impératrice !

NAPOLÉON.

Eh bien, es-tu contente ?

JOSÉPHINE.

Oui.

Ils font tous deux des salutations au peuple, puis ils reviennent en scène.

NAPOLÉON.

Rassure-toi désormais, Joséphine : les Français sont reconnaissans ; en vain quelques agitateurs voudraient les égarer ; ils ont reconnu la légitimité de mon épée.

JOSÉPHINE.

La première place était vacante, le plus digne a dû la remplir : en y montant, tu n'as détrôné que l'anarchie.

NAPOLÉON.

Je lui mettrai le pied sur la tête, et je l'écraserai. Mais laissons là la politique, ma bonne Joséphine ; auprès de toi, j'aime à me délasser du fardeau de l'empire. (*La conduisant à la causeuse.*) Assieds-toi là, tout près de moi, et causons... comme deux bons bourgeois... Bien, le sourire renaît sur tes lèvres.

JOSÉPHINE.

Je suis si heureuse quand nous sommes seuls quelques instans ! Cela n'arrive pas souvent... Ah ! plus d'une fois j'ai regretté cet éclat, cette gloire... j'en suis fière pour toi ; mais j'aurais voulu pour moi un bonheur plus paisible.

NAPOLÉON.

Tu rêves toujours la douce et obscure condition privée, où tu crois qu'on est plus heureux que sur un trône.

JOSÉPHINE.

Oh ! mon Dieu, oui ; on a moins de soucis, de tourmens ; et douze mille livres de rentes suffiraient à mon ambition.

NAPOLÉON.

Tu n'es pas assez économe pour cela. Plusieurs centaines de mille francs ne te suffisent pas pour tenir ta maison, et cependant j'y joins souvent des cadeaux.

JOSÉPHINE.

Est-ce que tu me les reproches ?

NAPOLÉON.

Non : tu fais un si bel usage de ton argent ! mais la bienfaisance te ruine ; tu ne peux pas voir un malheureux sans le secourir.

JOSÉPHINE.

Quand la Providence nous élève, c'est pour que nous voyions le plus loin possible tout le bien que nous pouvons faire.

NAPOLÉON, *souriant.*

Et tu as la vue bonne... Mais dis-moi, Joséphine, si nous n'avions que douze mille livres de rente, l'emploi que tu en ferais.

JOSÉPHINE.

Je voudrais vivre à la campagne; j'aurais une jolie métairie.

NAPOLÉON.

Moi, j'y ferais de grandes plantations.

JOSÉPHINE.

Nous aurions beaucoup de linge, d'argenterie; nous recevriens tous nos voisins; nous leur donnerions de jolis dîners. Nous aurions pour ami le curé, que je chargerais de distribuer mes aumônes.

NAPOLÉON.

Je planterais un parc bien ombragé, dessiné à la française, dans lequel cependant on pourrait chasser.

JOSÉPHINE.

Voilà un grand agriculteur, qui plante des jardins anglais sur ses bonnes terres au lieu de les ensemençer!

NAPOLÉON.

Et vous, belle fermière, vous ne pouvez pas aller sans recevoir le tiers et le quart!

JOSÉPHINE.

Pendant que vous chasserez, qui est-ce qui veillera sur la ferme?

NAPOLÉON.

Vous, probablement; mais si je vous laisse faire, vous dépasserez votre revenu.

JOSÉPHINE.

Non, c'est vous; vous allez, vous allez comme si vous aviez quarante mille livres de rente!

NAPOLÉON.

Non pas, c'est vous, madame.

JOSÉPHINE.

C'est vous, monsieur.

Tous les deux se regardent et éclatent tout-à-coup de rire.

NAPOLÉON.

Eh bien! eh bien! voilà que nous disputons déjà, et nous n'avons pas encore seulement planté un chou!... Allons, allons; nous n'y entendons rien. Restons où le sort nous a placés. Continue d'embellir le trône par tes grâces et les vertus qui t'assurent l'amour du peuple et celui de ton époux.

JOSÉPHINE.

Et toi, Bonaparte, je crois que tu t'entends mieux à gouverner un empire qu'une métairie.

NAPOLÉON, *riant.*

C'est possible, chacun son métier.

SCENE VIII.

NAPOLÉON, JOSÉPHINE, DUROC, UN SECRÉTAIRE, UN LIEUTENANT, GARDES.

LE SECRÉTAIRE.

Voici l'heure à laquelle sa majesté a l'habitude de me dicter ses dépêches.

NAPOLÉON.

Dans un instant.

DUROC.

Sire, l'ambassadeur de Prusse demande l'honneur de vous parler.

NAPOLÉON.

J'ai donné rendez-vous à Talma. M. l'ambassadeur attendra.

LE LIEUTENANT, ramassant un gant que l'empereur a laissé tomber.

Votre gant, sire.

NAPOLÉON, *le regardant fixement.*

Merci, commandant.

LE LIEUTENANT, montrant son épauvette avec modestie.

Sire!... dans quel corps?

NAPOLÉON.

Dans ma garde.

LE LIEUTENANT, avec émotion.

Comment exprimer...?

NAPOLÉON.

Vous étiez à la bataille de Marengo, près de DESAIX, au moment de cette charge qui décida de la victoire... Cette cicatrice au front avait déjà signé votre brevet.

Le lieutenant salue et se retire.

JOSÉPHINE.

Mon ami, j'ai une visite à faire chez une dame qui m'a déjà fait remettre plusieurs placets, et qui n'ose se présenter chez moi. (*A part.*) Pauvre comtesse Zaluski!

NAPOLÉON.

Devez-vous aller au-devant d'elle?

JOSÉPHINE.

Elle est malheureuse.

NAPOLÉON.

Mais l'impératrice...

JOSÉPHINE.

Ira incognito. (*A Duroc.*) Monsieur le grand maréchal, vous me prêterez votre voiture.

DUROC.

Madame, je suis à vos ordres.

JOSÉPHINE, à Napoléon.

On dit que c'est une injustice! je serai heureuse d'aider à la réparer. Sans adieu, je ne tarderai pas à revenir... Monsieur le grand maréchal...

Elle s'appuie sur le bras de Duroc, et sort avec lui.

NAPOLÉON, au secrétaire.

Faites entrer Talma, et vous ferez servir du thé.

SCENE IX.

NAPOLÉON, TALMA, en habit français; RUSTAN.

On apporte un plateau avec du thé; Rustan reste pour servir l'empereur.

TALMA, saluant avec respect.

Sire...

NAPOLÉON.

Approchez donc, Talma. Il y a bien long-temps que je ne vous ai vu.

TALMA.

Je craindrais d'abuser des instans précieux de votre majesté.

NAPOLÉON.

Vous venez plus souvent aux Tuileries à l'époque du consulat. Votre modestie pense-t-elle devoir mettre un terme à notre ancienne familiarité ?

TALMA.

Votre majesté veut donc bien se rappeler ce temps dont le souvenir est si flatteur pour moi ?

NAPOLÉON.

Bien plus... je me rappelle celui où l'acteur qui jouait si bien dans *Charles IX*, dans *Épicharis* et *Néron*, faisait entrer au théâtre de la République un jeune lieutenant d'artillerie. Cette marque d'amitié en appelle une autre : vous aurez tous les jours vos entrées au palais, à l'heure du déjeuner.

TALMA.

Sire !

NAPOLÉON.

Je sais connaître et apprécier tous ceux qui dans les arts s'élèvent au premier rang.

TALMA.

Et moi, sire, je dois être bien fier d'un suffrage tel que le vôtre.

NAPOLÉON, souriant.

J'ai la prétention de me connaître en tragédie. Je serai peut-être moi-même un jour le sujet de quelque grand drame théâtral. Il faudrait un acteur comme vous pour me représenter.

TALMA.

Je vous étudierais pour bien jouer Auguste ou César.

NAPOLÉON.

Bon ! n'a-t-on pas dit que je prenais de vos leçons !

TALMA.

Un homme comme vous, sire, ne peut rien imiter. Sa physionomie, son geste, l'habitude de son corps, sont l'expression de son âme ; son air, sa parole puissante, son silence même, tout en lui est le reflet de son génie. Le plus grand tragédien du monde ne saura jamais monter sur un trône comme celui qui l'a conquis.

NAPOLÉON, souriant.

Ah ! n'est-ce pas là de la flatterie ?

TALMA.

Non, sire ! vous savez que je suis un enfant de la révolution, formé à l'école de Corneille et de Voltaire. Il serait impossible que leurs sublimes pensées n'eussent pas germé dans l'esprit de leur interprète. Mais quand Auguste a daigné me dire :

Soyons amis, Cinna....

j'ai dû répondre à cet appel fait à mon cœur.

NAPOLÉON.

Au fait, mon cher Talma, vous exercez aussi sur le public une sorte de despotisme. Vous souvenez-vous, lorsque vous étiez avec moi à Erfurt, que je vous ai donné un beau pastore de roi ?

TALMA.

Oui, sire ; et je me souviens aussi que, lorsque dans *Oédipe*, Philoctète prononça ce vers : L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. L'empereur Alexandre se pencha vers vous, et vous dit avec sensibilité : Voilà un vers qui a été fait pour moi !

NAPOLÉON.

Oui, il a dit cela dans un moment d'enthousiasme ; mais je me connais en hommes... et en rois : si un beau jour il pouvait me détrôner !... il le ferait.

TALMA.

Vous pouvez penser...

NAPOLÉON.

Entre rois et conquérans, il y a toujours la jaquie de métier.

TALMA.

Et vous savez si bien le vôtre !

NAPOLÉON.

Mais, Talma, vous n'aviez rien pris, ce me semble ?

TALMA.

Je vous rends grâce... cet honneur...

NAPOLÉON.

Comment donc ? Louis XIV déjeunait avec Molière... qui ne vous valait pas pour le tragique.

TALMA.

Mais quel homme !

NAPOLÉON.

Oui, oui, un auteur comme lui n'aurait pas mal fait à mon règne. Nous avons bien Picard, que l'on appelle le petit Molière ; il fait trop de commérage bourgeois. Quant à nos auteurs tragiques, ils font de la politique de journal ou des amplifications de collège. Ah ! si Corneille avait vécu sous mon règne... j'en aurais fait un premier ministre ! Ah ça ! mon cher Talma, j'ai ce matin une leçon à donner à l'ambassadeur de Prusse, M. de Guerlitzendorff.

TALMA.

Je me retire.

NAPOLÉON.

Non, non... je veux vous présenter à lui... Restez. (A un chambellan.) Faites entrer M. de Guerlitzendorff.

Le chambellan sort un moment, et introduit l'ambassadeur de Prusse.

SCENE X.

NAPOLÉON, TALMA, LE BARON.

LE BARON, s'inclinant.

Sire !...

NAPOLÉON.

Bonjour, monsieur le baron.

LE BARON.

Sire... vous étiez occupé.

NAPOLÉON, *souriant.*

Oui, je déjeunais avec sa majesté.

LE BARON, *s'inclinant vers Talma.*

Un roi!...

NAPOLÉON.

Vous ne connaissez pas tous les rois de l'Europe?

LE BARON.

Non, sire. Il y en a tant de nouveaux!...

NAPOLÉON.

Oui, j'en ai fait quelques-uns; mais celui-ci l'était avant moi.

LE BARON.

Je n'ai pas l'avantage... c'est la première fois que je quitte Berlin.

NAPOLÉON, *à Talma.*

Combien y a-t-il de temps que vous avez été salué du nom de roi pour la première fois?

TALMA.

Il y a dix-huit ans, sire, sous le nom de Charles IX...

LE BARON, *cherchant.*

En Espagne, Charles IV... En Suède, Charles XIII...

TALMA.

Et la même année, sous celui de Henri VIII.

LE BARON.

Henri VIII! Où plaçons-nous sa majesté Henri VIII? Je croyais connaître toutes les dynasties...

NAPOLÉON.

Il est le fondateur de la sienne: son empire a été créé par le talent; les impôts qu'il lève sont payés volontairement, et les applaudissemens du public sont les triomphes dont il s'honore.

LE BARON.

J'ai peine à comprendre...

NAPOLÉON.

Vous viendrez ce soir avec moi au Théâtre-Français; on joue *Cinna*, et vous y verrez M. Talma, le front ceint de lauriers.

LE BARON, *avec dédain.*

Un acteur!

NAPOLÉON.

Eh! qui ne l'est pas dans le monde?

LE BARON, *scandalisé.*

Ah! sire...

NAPOLÉON, *riant.*

C'est la vérité, monsieur. (*En attachant sur lui un œil perçant.*) Mais votre maître et vous, monsieur l'envoyé de Prusse, vous faites aussi un cas tout particulier des talens dramatiques, à ce qu'il me semble... Un des motifs de votre mission à Paris n'est-il pas de nous enlever quelques-unes de nos premières danseuses? Hein?

LE BARON, *troublé.*

En effet, sire...

NAPOLÉON.

Ah! ah!... A propos de danse, monsieur l'envoyé, je veux que vous assistiez quelquefois à mes petites revues du Carrousel ou de Saint-Cloud.

Vous verrez là des gaillards qui sont les premières gens du monde pour faire danser les autres.

LE BARON, *affectant de rire.*

Hé! hé! sire...

NAPOLÉON.

Adieu, monsieur.

LE BARON, *à part.*

Cet homme a un coup d'œil!... Se douterait-il...? (*À un nouveau geste de l'empereur.*) Sire, j'aurai l'honneur de me rendre ce soir au spectacle.

NAPOLÉON, *à Talma, avec un geste amical.*

A ce soir, Talma; j'irai vous applaudir.

Talma s'incline et sort d'un côté, le Baron de l'autre.

SCENE XI.

NAPOLÉON, *seul, marchant d'un air rêveur;*
RUSTAN *au fond.*

Monsieur l'ambassadeur ne me semblait pas à son aise... Lui, un officier général, un conseiller d'épée, un aide-de-camp de monsieur mon frère de Prusse, venir à Paris pour y recruter des danseuses!... Allons, allons, il y a quelque anguille sous roche.

Il se promène d'un air mécontent.

SCENE XII.

NAPOLÉON, DUROC, RUSTAN; puis CONSTANT.

NAPOLÉON.

Ah! c'est vous, grand-marchal?

DUROC.

Votre majesté me semble émue?

NAPOLÉON.

C'est cet ambassadeur de Prusse, cet honorable espion, qui prétend me faire jouer un rôle que je n'ai jamais accepté; celui de dupe.

DUROC.

Comment, sire?

NAPOLÉON.

Les cartes ne tarderont pas à se brouiller entre les Prussiens et nous. Ils ne jouent pas franc jeu avec moi. Il sera bon de nous tenir sur nos gardes. Dieu sait que je ne veux pas la guerre... mais n'oublions pas que, si nous sommes forcés de la porter au dehors, nous devons aussi nous occuper des embellissemens de l'intérieur. Duroc, nous irons demain matin, de bonne heure, examiner les travaux que j'ai fait commencer.

DUROC.

Je serai à vos ordres.

NAPOLÉON, *un moment absorbé, puis vivement.*
Voyons donc un peu cette carte de Prusse!

DUROC, *appelant.*

Constant!

Constant apporte une grande carte de la Prusse; il s'étend sur le guéridon. Napoléon commence à établir un plan stratégique à l'aide de grandes épingles à tête rouge et noires que lui donne Constant.

NAPOLÉON, *d'un ton animé.*

Ah! si je fais cette guerre, je veux en établir le théâtre là... Suis-moi. J'arrive à Wurtzbourg... Une épingle! Puis je marche avec le premier et le deuxième corps sur Auerstaedt, point important... Une épingle! Ah! Iéna! oui, Iéna! c'est là que je livrerai ma dernière bataille... c'est là qu'il faut les amener. Duroc, trois, quatre épingles autour d'Iéna. Ah! ah! mon frère de Prusse, nous verrons comment vous retirerez la vôtre du jeu.

Joséphine paraît.

SCENE XIII.

LES MÊMES, JOSÉPHINE, M^{me} DE LAROCHE-FOUCAULD.

JOSÉPHINE, *entrant vivement.*

Je le savais bien, moi, que c'était une fausseté!
NAPOLÉON, *en se relevant, sèchement.*

Qu'est-ce que c'est?

JOSÉPHINE.

Vois-tu, Bonaparte, tu te laisses toujours circonvenir par Fouché, qui te fait commettre des injustices.

NAPOLÉON.

Des injustices? Il n'y en aura jamais quand je les connaîtrai.

JOSÉPHINE.

Mais on ne te les fait pas connaître. (*Wantant lui donner une lettre.*) Tiens, lis.

NAPOLÉON, *se détournant.*

Plus tard. Encore quelque bavardage! (*A Duroc.*) Asseyez-vous, monsieur le grand-maréchal, et écrivez.

JOSÉPHINE.

Eh bien, tu ne veux pas m'entendre?

NAPOLÉON, *avec impatience.*

Si, si... Voyons, parle, explique-toi. Au fait! d'où viens-tu?

JOSÉPHINE.

Ah! mon Dieu, tu as de l'humeur.

NAPOLÉON.

Ce n'est pas contre toi.

JOSÉPHINE.

J'ai mal choisi mon temps.

NAPOLÉON.

Oui... Non, non! dépêche-toi, parce que je suis pressé. Rustan! monte à cheval, cours à Neuilly, et dis au grand-duc de Berg qu'il vienne me trouver sur-le-champ. (*Rustan s'incline et sort. A Joséphine.*) Je t'écoute.

JOSÉPHINE, *contrariée.*

Oui, avec beaucoup d'attention! Il s'agit de cette pauvre comtesse de Zaluski.

Elle tire de son sein un papier.

NAPOLÉON.

Qu'on ne prononce jamais ce nom-là devant moi. (*A Duroc.*) Rapp prendrait le commandement de la division militaire de Strasbourg, il y organiserait es bataillons et les escadrons de

marche, et les dirigerait sur Mayence avec le plus d'artillerie possible.

JOSÉPHINE.

J'ai promis de m'intéresser à la comtesse: elle t'aime bien, je t'assure. Tu lui accorderas ce qu'elle demande, n'est-ce pas? Tu protégeras ses enfans; tu rendras l'honneur au nom que leur a légué leur père.

NAPOLÉON.

Assez, laisse-moi. (*A Duroc.*) L'infanterie s'embarquerait sur le Rhin pour arriver plus tôt.

JOSÉPHINE.

Comment, tu me refuses, moi! Et pourquoi?

NAPOLÉON.

Parce que je ne veux pas, et que lorsqu'on saura que c'est à toi, à l'impératrice, que j'ai refusé la pension que tu me demandes pour cette femme, personne, je l'espère, n'osera plus m'en reparler. (*A Duroc.*) Toute la garde impériale cantonnée autour de Paris partirait en poste sur des chariots et des fourgons que l'on mettrait en réquisition.

JOSÉPHINE.

Mais laisse donc un moment ta Prusse et ton armée! on t'a trompé.

NAPOLÉON.

Non... Zaluski a eu des relations perfides avec la cour de Russie en 1805: sa femme a entretenu une correspondance secrète avec les Tzernicheff et autres agens du czar.

JOSÉPHINE.

C'est faux!

NAPOLÉON.

C'est vrai.

JOSÉPHINE.

C'est faux! J'en ai la preuve en main: le perfide qui les a calomniés et perdus vient de mourir; il a avoué sa trahison.

NAPOLÉON.

Zaluski est mort, oublions-le... mais quant à la comtesse, je sais à quoi m'en tenir sur son compte; je me suis fait faire un rapport à ce sujet.

JOSÉPHINE.

On a calomnié la pauvre femme. Sa trahison l'aurait au moins enrichie, et elle est à Paris dans un état voisin de la misère. C'est une injustice! c'est une horreur!

NAPOLÉON.

C'est tout ce que tu voudras. En attendant, ma chère amie, ne m'en parle plus, je t'en prie... et va te faire belle pour venir ce soir avec moi aux Français.

JOSÉPHINE.

Tu fais tout ce que tu peux pour me rendre malheureuse.

NAPOLÉON.

Oh! oui, je suis un monstre! (*A Duroc.*) Allons, maréchal, allons au conseil d'état.

JOSÉPHINE.

Et vous refusez de m'entendre? de faire justice, si elle n'est pas coupable, de faire grâce si elle l'est?

NAPOLÉON.

Joséphine, c'est trop insister.

JOSÉPHINE, *allant vivement à la porte à droite.*

Eh bien, jeune Zaluski, venez vous-même, venez vous jeter aux pieds de l'empereur, et venger l'honneur de votre père.

SCENE XIV.

LES MÈRES, ACHILLE ZALUSKI, puis CONSTANT.
PAGES, DAMES et OFFICIERS DU PALAIS.

Le jeune Zaluski s'élançe en scène, et vient tomber aux pieds de l'empereur.

NAPOLÉON, *surpris, d'un ton sévère.*

Qu'est-ce ? que me veut-on ? Relevez-vous, jeune homme ! Sortez, monsieur !

ZALUSKI.

Sire ! au nom du ciel, écoutez-moi ! Mon père ne fut jamais coupable !

NAPOLÉON.

Retirez-vous, monsieur, retirez-vous !

ZALUSKI.

Sire, prenez pitié de ma mère ! elle aussi, elle est innocente. Sire, nous ne demandons pas vos bienfaits... mais l'honneur ! rendez-nous l'honneur !

NAPOLÉON, *en colère.*

Qui s'est permis... ?

JOSÉPHINE.

Moi !... c'est moi qui ai amené Achille Zaluski, persuadé que les prières et les larmes d'un fils ne vous trouveraient pas insensible.

NAPOLÉON, *avec une impatience mêlée de bonté.*

Levez-vous donc, jeune homme !

JOSÉPHINE, *lui présentant de nouveau l'écrit qu'elle a voulu lui remettre.*

Et maintenant, voulez-vous lire cet écrit, ces preuves ?

NAPOLÉON, *ouvrant vivement les papiers et lisant.*

Qu'ai-je lu ! (*Frappant du pied.*) Les indignes !

Tu avais raison, Joséphine, on m'a encore trompé ; mais cette fois, ils me le paieront cher. (*A Achille.*) Jeune homme ! le nom de votre père reprendra tout son éclat. Annoncez à votre mère qu'elle a une pension sur ma cassette.

ZALUSKI.

Ah ! sire !

NAPOLÉON.

Chut ! chut ! j'ai commis une injustice, il faut que je la répare.

ZALUSKI, *éperdu de joie et baisant les mains de l'empereur.*

Ah ! sire ! c'est trop ; tant de bonté ! O ma mère ! ma bonne mère ! Et vous, mon prince...

Achille ne peut supporter l'excès de sa joie : il s'évanouit aux pieds de l'empereur.

JOSÉPHINE.

O ciel ! il se meurt ! Corvisart ! appelez Corvisart !

Constant, des pages, des dames et des officiers du château accourent ; l'empereur les arrête.

NAPOLÉON.

Non ! non ! (*Attendri, s'inclinant vers le jeune homme, et posant la main sur son cœur.*) La joie n'est jamais funeste à cet âge. Mais tenez, il rouvre les yeux ! Pauvre jeune homme ! (*A Joséphine.*) La veuve de Zaluski a là un digne fils.

ZALUSKI, *se relevant avec peine.*

Je n'ai plus qu'un désir à former, c'est de pouvoir un jour mourir pour vous.

NAPOLÉON.

Non ! vivez pour la patrie, pour votre mère. Nous songerons aussi à vous, jeune homme !

ZALUSKI.

Ah ! sire !...

NAPOLÉON.

Remerciez l'impératrice.

Il fait signe à Duroc et aux officiers de sortir ; il sort lui-même rapidement ; Zaluski s'incline devant l'impératrice, qui l'accueille avec bonté. — Tableau sur lequel la toile tombe.

ACTE DEUXIEME.

Deuxième Tableau.

SAINT-CLOUD.

Une riche et vaste salle. A gauche du public, une porte communicant au salon qu'on nommait alors le salon bleu. A droite, en face, une autre porte. Au fond, en face des spectateurs, une large croisée ouvrant sur un balcon. De là, vue du parc. Le feuillage des arbres, qu'on peut seul apercevoir, indique que cette salle est au rez-de-chaussée.

SCENE PREMIERE.

CONSTANT, RUSTAN, BAPTISTE, PORTEURS,
VALETS.

Constant et Rustan entrent chacun de leur côté, l'un avec des valets de pied qui enlèvent des paquets placés sur une table ; l'autre, suivi de Baptiste et de porteurs chargés d'un brancard couvert. Baptiste est habillé en commissionnaire.

BAPTISTE.

Peut-on entrer ?

RUSTAN.

Les caisses de jouets d'enfants, n'est-ce pas ?

BAPTISTE.

Oui, monsieur, de chez Giroux.

RUSTAN.

Vous êtes arrivés bien tard.

BAPTISTE.

Dame ! trois lieues avec un brancard ! et quoique nous portions des joujoux, nous ne nous sommes pas amusés en route.

RUSTAN.

Taisez-vous ; l'impératrice était très-mécontente.

BAPTISTE.

L'impératrice ? En ce cas-là, nous sommes en faute, puisque nous avons pu mécontenter notre bonne Joséphine, qui n'a jamais fait de peine à personne.

RUSTAN.

Hâtez-vous de porter ces caisses dans le salon bleu ; on rangera avec soin tous ces objets sur les tables et les gradins disposés à cet effet.

BAPTISTE, à part.

Je suis bien content d'être venu à Saint-Cloud ; je verrai Annette, j'espère. (*Annette paraît au fond.*) Tiens ! c'est comme un fait exprès, la voici je vais revenir.

Les valets ont déchargé le brancard ; les porteurs sortent ; Baptiste entre dans le salon voisin.

SCENE II.

RUSTAN, ANNETTE, puis BAPTISTE, caché.

ANNETTE, portant sur sa tête un panier.

Bonjour, monsieur Rustan. V'là les fromages à la crème qu'on m'a demandés. On m'a dit comme ça de les porter par ici.

RUSTAN.

Oui, mon enfant, dans le salon bleu, où se fera la collation des enfans ; mais donnez-moi donc cela !

Il ôte le panier à Annette et le donne à un valet qui l'emporte.

ANNETTE.

Des enfans ? Oui, oui, il n'en manque pas au château aujourd'hui, et quand on n'les voit pas, on les entend ; mais quequ'ça veut donc dire ?... Pardon, monsieur Rustan, j'ne suis au fait de rien... il y a si peu de jours que j'suis au château...

RUSTAN, lui passant la main sous le menton.

C'est vrai ; mais, ma jolie Annette, ce que vous ne savez pas, nous vous l'apprendrons.

BAPTISTE, paraissant à la porte de gauche.

Tiens, tiens ! c'père Rustan !

RUSTAN.

C'est aujourd'hui le lendemain de la fête de l'impératrice, et c'est ce jour-là que sa majesté désigne aux personnes qui viennent lui souhaiter la fête avec leurs enfans, parce que la veille elle ne peut quitter l'empereur, à cause des grandes réceptions des Tuileries.

ANNETTE.

Et elle se délasse de la grandeur avec sa petite famille. Elle s'amusera mieux aujourd'hui qu'hier.

RUSTAN.

C'est possible. Aujourd'hui donc, lorsque tous les joujoux, les bonbons, les sabres de bois, et les pistolets en sucre ont été apportés de Paris,

on passe dans le salon bleu. Là, l'impératrice préside elle-même à la distribution ; elle donne à chacun des enfans son cadeau, et elle y joint une caresse, un conseil, une recommandation maternelle ; et puis tous nos marmots, grands, moyens et petits, l'embrassent et lui récitent leurs compliments. Après quoi, c'est un tapage, un tapage...

ANNETTE.

Oh ! que cela doit être amusant ! Mais, monsieur Rustan, y a donc aussi fête militaire en dehors du château ?

RUSTAN.

Pourquoi ?

ANNETTE.

V'là Saint-Cloud qui s'remplit de troupes.

RUSTAN, allant au balcon avec Annette.

Ah ! oui, c'est le deuxième de grenadiers de la garde et quelques régimens de ligne qui partent aujourd'hui, et qui en passant vont saluer l'empereur.

BAPTISTE, à part.

Hein ! il y a des coups en l'air qui tomberont quelque part avant qu'il soit peu. (*Feignant d'entrer, à Rustan, à mi-voix.*) Tout est bien arrangé ; monsieur Rustan, voulez-vous aller voir ?

RUSTAN.

Bien. Sans adieu, jolie laitière.

Il sort.

SCENE III.

BAPTISTE, ANNETTE.

BAPTISTE.

Pstt ! pstt ! Annette !

ANNETTE.

O mon Dieu ! toi ici, Baptiste !

BAPTISTE.

Embrasse-moi donc !

ANNETTE.

Oh ! de bien bon cœur ! (*L'examinant.*) Mais comme te v'là arrangé ! Comment, monsieur, est-ce que c'est avec ces nippes-là que vous v'nez faire vot' service au château ?

BAPTISTE.

Ah ! c'est que tu ne sais pas... j'ai perdu ma place.

ANNETTE.

Ah ! mon Dieu ! comment donc ça ?

BAPTISTE.

C'est une histoire de ricochets. L'autre jour, l'empereur, pour des raisons d'économie, a eu des mots avec l'impératrice, qui a grondé sa femme de chambre, qui s'est rejeté sur le feutier, qui m'a trouvé sous sa main... et celui-ci m'a mis à la porte. Pour lors, moi, qui comptais sur mes économies et sur mes bonnes mains pour t'épouser, je n'ai plus ni les unes ni les autres.

ANNETTE.

Eh bien, qu'est-ce que ça fait ? N'ai-je pas une bonne place à Saint-Cloud ? Laitière du château !

BAPTISTE.

Oui... mais je me suis dit : Te v'là sans place, sans argent; ton Annette est dans un bon poste... bien! mais tu n'aurais pas assez peu de cœur pour te mettre à ses crochets Non, non! va, le civil ne te convient pas; t'es né militaire.

ANNETTE.

Ah! bon Dieu!

BAPTISTE.

La conscription ne t'a pas pris? N'importe! T'iras cueillir des lauriers et de la gloire, pendant qu'Annette amassera du quibus; et quand tu reviendras avec une jambe de bois de plus et quelques yeux de moins, ta croix, ta pension et ce qu'elle aura mis de côté, tout ça, ça vous fera un sort! Voilà!

ANNETTE, pleurant.

Partir, toi? non, je ne veux pas d'ça! ça ne sera pas. Mon Baptiste, mon fiancé, je n'ai de parens, d'ami au monde que toi; tu es toute ma famille... Qu'est-ce que je deviendrais? tu ne partiras pas! De l'argent, tu en auras: des médailles, des croix, des places, tu t'en passeras... Tiens! v'là des fromages à la crème qui m'vaudront un sourire de not' impératrice et ta rentrée au château... Mais ne pars pas! Baptiste, dis-moi que tu ne partiras pas!

BAPTISTE.

Veux-tu bien n'pas pleurer comme ça! Je me croyais bien déterminé, et à cette heure... Allons! nous verrons... c'est possible que non... mon départ dépend encore de quelque chose... je te reverrai. On m'a dit que le fils de mon général, M. Achille Zsluzki était au château; je vais tâcher de le voir, d'entrer à son service: si ça ne se peut pas, je pars.

Il est interrompu par le bruit des tambours qui battent aux champs.

ANNETTE.

Ah! qu'est-ce que c'est qu'ça?

BAPTISTE.

On bat aux champs!

SCENE IV.

LES MÊMES, RUSTAN, CONSTANT, OFFICIERS DU CHATEAU, ETC.

RUSTAN.

L'empereur!

BAPTISTE et ANNETTE.

L'empereur!

ANNETTE.

Ah! sainte Vierge!

RUSTAN.

Santes! santes! (*A Annette.*) Vous, mon enfant! (*se tournant à gauche*) entrez là. (*A Baptiste.*) Allons, vite... dehors!

BAPTISTE, vivement et bas à Annette qui sort par la gauche.

Au revoir!

Baptiste troublecourt vers la porte par laquelle l'empereur entre. Il va se jeter dans lui; l'empereur s'arrête, le regarde. Plus troublé que jamais, Baptiste fuit par une autre issue.

SCENE V.

NAPOLÉON, DUROC, RAPP, TALMA, LE BARON DE GUERLIZENDORFF, L'ENVOYÉ DE RUSSIE, CONSTANT, RUSTAN, GÉNÉRAUX, HAUTS FONCTIONNAIRES, PAGES, ETC.

A peine l'empereur est-il entré que tous ceux qui sont entrés avec lui forment un vaste cercle.

NAPOLÉON, suivant de l'œil Baptiste.

Quel est donc cet homme? je l'ai déjà vu quelque part... Durac?...

DUROC.

Sire!

NAPOLÉON.

Ne l'as-tu pas remarqué?

DUROC.

Je n'ai remarqué qu'un pauvre diable qui a perdu la tête en se trouvant face à face avec votre majesté.

NAPOLÉON, se tournant vivement vers l'ambassadeur de Prusse, gaiement.

Vous ne connaissez pas Saint-Cloud, monsieur le baron?

LE BARON.

C'est la première fois que j'y viens, sire.

NAPOLÉON.

C'est mon séjour favori: c'est ici que j'aime à recevoir mes intimes et les envoyés de mes fidèles alliés... Approchez, comte Rapp. C'est demain que vous vous mariez... Je vous donne vingt-quatre heures de congé. Il faut que chacun fasse ses affaires. Tu me présenteras ta femme... A propos? (*Prenant des mains de Constant un bouquet de fleurs artificielles entouré d'un collier de pierres et le donnant au général.*) Tu lui donneras ce bouquet: c'est mon cadeau de noces, si je n'ai pas fait choix de fleurs naturelles, c'est afin que mon bouquet dure plus long-temps... autant que notre amitié.

LE BARON, regardant le bouquet.

Oh! les beaux diamans!

NAPOLÉON, à Rapp.

Tu diras aussi à ta future que c'est de la part d'un de tes meilleurs amis.

RAPP, après avoir jeté un regard de dédain au Baron.

Ah! sire, voilà un mot qui vaut tous les trésors du monde!

NAPOLÉON.

Ah ça! pars; mais avant informe-toi si les postes de mes vieux camarades sont bien chauffés. L'administration du chauffage fait son

travers. Je ferai laver la tête à l'entrepreneur. Va, adieu, adieu.

L'empereur tend la main au général qui la presse respectueusement de ses lèvres, et sort.

LE BARON, affectant l'admiration; à mi-voix.

Quel homme! quel homme! il pense à tout.

NAPOLÉON, à Constant.

Constant, vos appointemens ne sont que de six mille francs; je les porte à douze... A propos... vous êtes enrhumé?... prenez de mes pastilles. (*Il lui met dans la main quelques papillottes.*) Ouvrez, ouvrez.

Constant obéit. Les papillottes sont des billets de banque. Constant veut se jeter aux pieds de l'empereur, qui l'arrête.

CONSTANT.

Ah! sire, que de bontés!

NAPOLÉON.

Constant, continuez à me servir comme vous le faites; j'aurai soin de vous. (*Il va à Talma.*) Ah! vous vous êtes rendu à mon invitation, Talma; c'est bien. Nous aurons spectacle ici ce soir: l'impératrice demande *Andromaque*.

TALMA.

Nous sommes prêts, sire.

NAPOLÉON.

Elle aime ce rôle de bonne mère! avec son Eugène... c'est bien naturel. Ah! à propos! je veux avoir votre avis sur un camée antique. (*Le tirant de sa poche et le donnant à Talma.*) C'est une tête d'empereur... Comment la trouvez-vous?

TALMA.

Le travail en est admirable.

NAPOLÉON.

Est-ce que vous n'y voyez rien de particulier?

TALMA, vivement.

Pardon, sire; il me semble que ce profil a une grande ressemblance avec celui de votre majesté.

NAPOLÉON.

Allons donc! je suis bien aise que vous vous en soyez aperçu; c'est pour cela que je vous le donne.

TALMA, d'une voix profondément émue.

Sire, les expressions manquent à ma reconnaissance!

NAPOLÉON, se frottant les mains d'un air satisfait; à tous.

Mon proverbe est vrai: *Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.* (*Allant vivement à Duroc.*) Quelle heure est-il?

DUROC.

Onze heures et demie, sire.

NAPOLÉON.

Voilà bientôt l'heure du départ de mes deux régimens... Grand-maréchal, donnez-moi votre montre, elle ne va pas bien.

DUROC.

Cependant, sire...

NAPOLÉON.

Prenez la mienne; c'est celle qui sonnait deux

heures de nuit, à Rivoli, lorsque vous portâtes à Joubert l'ordre d'attaquer!

Murmure d'admiration.

DUROC, avec enthousiasme.

Sire, elle marquera l'heure où je mourrai pour vous.

NAPOLÉON.

Je désire qu'elle retarde!

L'AMBASSADEUR DE PRUSSE.

Quel homme! quel homme!

NAPOLÉON.

Duroc, allez marquer la place où je passerai la revue. (*A tous.*) Au revoir, messieurs... Baron, restez.

Tout le monde sort.

LE BARON, à part.

Que me veut-il!... je ne suis pas à mon aise.

SCENE VI.

NAPOLÉON, LE BARON.

NAPOLÉON, d'un ton sévère.

Eh bien, monsieur le baron, qu'a répondu mon frère de Prusse aux dernières notes que vous lui avez communiquées?

LE BARON.

Sire, il est toujours dans les intentions les plus favorables à l'égard de votre majesté.

NAPOLÉON.

Je n'en crois rien, pas plus qu'aux apparences de votre mission. Vous vous êtes trompé, monsieur de Guerlitzendorff, si vous m'avez jugé assez sot pour croire que vous ne veniez dans ma capitale que pour lui enlever quelques-unes des vestales fardées qui gambadent à l'Opéra.

LE BARON.

Cependant, sire, les danseuses de Paris étant les meilleures de l'Europe...

NAPOLÉON.

Voulez-vous plaisanter avec moi? Je vous dis, monsieur, que je ne suis pas content de votre maître.

LE BARON.

Sire, je vous jure...

NAPOLÉON.

Je préfère des ennemis francs à de faux amis. Vous vous dites mes alliés, et les états prussiens sont inondés de libelles dirigés contre moi et mon gouvernement: on plaisante à votre cour sur le peu d'ancienneté de ma race.

LE BARON.

Ah! sire, cela est impossible... le savant Ritterstein a prouvé que votre famille était connue avant la première croisade; que vous descendiez en ligne directe des Plantagenets d'Angleterre, et que vous étiez un Stuart.

NAPOLÉON.

Je tiens fort peu à ces preuves. J'aime mieux être le premier de ma race que d'en être un misérable rejeton. Mais si ces rois qui m'insultent

tiennent tant à l'ancienneté de leur famille, qu'ils tremblent que la mienne ne soit bientôt la plus ancienne de celles qui s'asseoiront sur les trônes de l'Europe!

LE BARON.

Sire, votre majesté est mal informée...

NAPOLÉON.

Dites bien à votre cour que je ne demande que la paix, que je l'appelle de tous mes vœux; mais qu'à la moindre apparence hostile, je marche sur mes ennemis!

LE BARON.

Oui, sire, croyez...

En ce moment, on entend sonner midi, puis un roulement de tambours.

NAPOLÉON, *allant au balcon.*

Midi! Tenez, monsieur le baron, entendez-vous les tambours et les trompettes? dites-moi si dans votre armée prussienne on exécute plus militairement des ordres?

LE BARON.

Non, sire.

COMMANDEMENTS *au lointain.*

Colonne en avant! guide à droite! pas accéléré! marche!

Au dernier commandement, un bataillon auquel d'autres succèdent se met en marche et défile sous le balcon. On n'aperçoit que le haut des baïonnettes. Les tambours et la musique de chaque régiment se font d'abord entendre au loin, puis de plus près, puis sous le balcon, et semblent s'éloigner ensuite, diminuant progressivement de bruit et d'éclat. C'est dans les intervalles, soit en dedans, soit au delà du balcon, où musique et tambours sont encore loin, ou s'éloignent, que le dialogue a lieu. Quand chaque tête de colonne et les aigles de chaque régiment paraissent sous le balcon, on entend pousser les cris de:
Vive l'empereur!

NAPOLÉON.

Venez là, près de moi, monsieur le baron. Peut-être allez-vous revoir quelques anciennes connaissances parmi mes petits rintintins: ce sont eux qui viennent maintenant. Oh! oh! à qui donc appartient ce tambour major qui lance ainsi sa canne à la hauteur des arbres? Ah! parbleu, c'est Coco, mon casseur de lanternes!... c'est mon quarante-cinquième régiment de ligne: ce sont mes braves enfans de Paris: voyez-vous, tous ces petits gringalets, monsieur de Guerlitzendorff? si jamais il arrivait qu'on brouillât les cartes entre mon frère de Prusse et moi, je porterais l'effectif de mon quarante-cinquième à six bataillons, et c'est à lui que votre garde royale aurait affaire. Ah! ah! on verrait! En paix, ce sont des vauriens... en guerre, ce sont des lions.

VOIX, *en dehors.*

Vive l'empereur! vive l'empereur!

NAPOLÉON, *se découvre, salue et s'écrie tout-à-coup.*

Tenez, voyez cette compagnie!... (*Se penchant en dehors du balcon.*) Capitaine de la troisième compagnie du premier bataillon! faites donc ser- rer les rangs! coudes à droite! allez donc! Bah! ils ne m'écoutent seulement pas! Ne dirait-on pas

qu'ils vont se promener la canne à la main? Et cependant c'est ce régiment qui s'est précipité sur les batteries russes à Austerlitz: ce sont ces voltigeurs, que vous voyez courir là-bas le fusil sous le bras, qui ont soutenu dix charges successives des cuirassiers de Klénau, et qui ont fini par les précipiter dans le lac à coups de baïonnettes. Que pensez-vous maintenant de mes enfans de Paris?

LE BARON.

Qu'il doit être peu agréable de se trouver devant eux.

NAPOLÉON.

Voici mon vingt-sixième, monsieur... Voyez! son drapeau n'est plus qu'un bâton surmonté d'un aigle. (*L'aigle salue Napoléon; il ôte son chapeau.*) Salut, précieux lambeau, criblé de balles et noirci par la poudre! salut, nobles enseignes mutilées sur tant de champs de batailles! Mon vingt-sixième, monsieur, a ruiné mes manufactures d'armes d'honneur.

VOIX *au loin.*

Vive la vieille garde!

Un régiment de vieille garde défile sous le balcon.

NAPOLÉON.

Voici la vieille garde, monsieur! mes vieux grognards! voici les vainqueurs de Marengo et d'Austerlitz! voici la gloire de la France! Avec la garde seule, monsieur, je puis lutter contre un royaume.

LE BARON.

Le roi mon maître, sire, a été le premier à admirer leurs exploits.

NAPOLÉON.

Eh bien! que le roi votre maître prenne garde; car s'il m'y force, j'effacerai la Prusse de la carte d'Europe.

LE BARON.

Sire... (*A part.*) Belle communication diplomatique à faire à mon roi!

SCENE VII.

LES MÊMES, DUROC.

DUROC.

Sire, les régimens sont rangés en bataille sur le terrain de la revue.

NAPOLÉON.

Allons... (*Bas à Duroc.*) Duroc, le tableau guerrier que je viens de faire passer sous les yeux du baron lui a fait une peur qu'il pourra bien communiquer à son maître. (*Au Baron.*) Venez, venez.

LE BARON.

Oui, sire! (*A part.*) Ah! quand serai-je hors des griffes du lion!

En ce moment on entend de nombreux cris d'enfans; ils partent du salon à gauche du public.

NAPOLÉON, *prêt à partir, s'arrêtant.*

Qu'est-ce donc? Avons-nous ici un hulla halla arabe ou un hurra de cosaques?

SCENE VIII.

LES MÊMES, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, à une femme de chambre.

Allez dire qu'on apprête le plus tôt possible la collation.

NAPOLÉON.

Ah! je devine maintenant la cause de ce tapage. (Allant à l'impératrice.) Tu devrais bien, ma bonne amie, distribuer tes cadeaux quand je n'y suis pas.

JOSÉPHINE.

Puis-je savoir quand tu y es ou non? Mais d'ailleurs ne gronde pas, Bonaparte; va passer ta revue: à ton retour tout sera calmé.

NAPOLÉON, se retournant vivement vers le baron.

Baron, vous pourrez dire en Allemagne que, dans le palais de ce monarque que vos pamphlétaires peignent si sombre et si terrible, on n'engendre pas la mélancolie, et que si ce tyran est un mangeur d'hommes, ce n'est pas du moins un mangeur d'enfants. Venez! venez!

Napoléon sort rapidement avec Duroc, le baron à sa suite.

SCENE IX.

JOSÉPHINE, M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.

M^{me} de Larochefoucauld entre au moment où l'empereur sort.

JOSÉPHINE.

Eh bien, madame, avez-vous rétabli l'ordre parmi mes jeunes et aimables invités?

M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.

Ce n'est pas sans peine. Ces enfans, enchantés des cadeaux que vous leur avez distribués, exhalent une joie un peu bruyante.

JOSÉPHINE.

Des joujoux les transportent de joie. Nous sommes comme cela à tous les âges.

M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.

Votre majesté saura que les petits garçons ont décidé, à l'unanimité, que l'on jouerait à la guerre. Ils ont voulu enrôler les petites filles. Celles-ci ont protesté en masse contre cette conscription d'un nouveau genre. M^{lle} Théodorine Zaluski n'a pas voulu s'y soumettre; et elle s'est réfugiée près de son frère, qui a été presque obligé de soutenir un siège pour la défendre contre cette petite armée.

JOSÉPHINE.

Ah! le jeune Zaluski est venu avec sa sœur?

M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.

Depuis la mort du général, il tient lieu de père à cette charmante enfant.

JOSÉPHINE.

Enfin comment avez-vous rétabli la paix?

M^{me} DE LA ROCHEFOUCAULD.

J'ai divisé les deux troupes; mais en revanche, elles font un double tapage.

JOSÉPHINE.

Il faudra qu'elles aillent le faire ailleurs; car le cabinet de l'empereur se trouve précisément à côté du salon bleu.

M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.

Et l'empereur vient à Saint-Cloud pour travailler plus librement?

JOSÉPHINE.

Sans doute... moi, je croyais qu'il resterait jusqu'à demain aux Tuileries, et...

SCENE X.

LES MÊMES, NAPOLÉON et d'abord DUROC.

NAPOLÉON, sur le seuil de la porte, à droite.

Pressez le départ. Il ne faut pas, pour nos plaisirs, fatiguer inutilement le soldat; ceux-ci ont une longue étape à faire aujourd'hui. En arrivant ils recevront une double ration de vin et une ration d'eau-de-vie... A propos! retiens ici le baron, cet ambassadeur prussien... j'attends des nouvelles, et je veux l'avoir sous ma main... Ah! encore un mot. S'il arrive quel message pressé, tu me trouveras ici, auprès de l'impératrice; va. (Duroc sort. Allant à Joséphine.) Tu le vois, ma revue a été bientôt terminée. Ces braves soldats, mes enfans, qui donc aura soin d'eux, si ce n'est moi? A propos, et les tiens? il paraît que tu ne les oublies pas non plus... tu n'as pas marchandé la magnificence de tes cadeaux! En traversant les premières galeries, je me suis cru dans les salons d'Alphonse Giroux.

JOSÉPHINE.

Tu m'en as donné l'exemple. Je ne te confierais pas ma bourse lorsque tu fais tes petits cadeaux.

NAPOLÉON.

Ma chère amie, les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

JOSÉPHINE.

Si les tiens entretiennent l'amitié des pères, pourquoi blâmer les miens, s'ils t'acquiescent celle des enfans?

NAPOLÉON, la pressant sur son cœur.

C'était là ta pensée, ma Joséphine?... mais il paraît que les nobles hôtes de votre majesté ont bien voulu l'écouter! je ne les entends plus.

M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.

Vous le voyez, sire, ils sont bien sages!

JOSÉPHINE.

On fait des enfans tout ce qu'on veut quand on s'y prend bien.

En ce moment, des cris perçans se font entendre.

NAPOLÉON.

Il y paraît!... Ah! décidément, je vais aller moi-même prier tes petits invités de faire moins de vacarme.

M^{me} DE LAROCHEFOUCAULD.

Ils jouent à la guerre.

JOSÉPHINE, retenant l'empereur.

S'ils te voient, tu les effraieras.

NAPOLÉON.

Non, non : puisqu'ils jouent à la guerre, ils doivent être braves. (*Il va à la porte du salon bleu ; il écoute.*) Chut ! écoutons. (*On entend à travers la porte les exclamations suivantes : En avant, Français ! je t'ai tué ! Ce n'est pas vrai ! Si ! non ! Tiens ! mort ! Cris et pleurs.* Ah ! aïe ! aïe !... Tu m'as fait mal ! *Nouveaux cris ; pleurs, éclats de rire.* Victoire ! *Ouvrant la porte.*) Eh bien ! eh bien ! on pleure ici ?... Allons, allons, mes enfans, n'ayez pas peur... Ah ! ah !... quel est donc ce grand garçon ? Approchez, monsieur.

SCENE XI.

LES MÊMES, ACHILLE ZALUSKI.

Achille entre timidement.

NAPOLÉON.

Comment vous appelez-vous ?

ACHILLE.

Achille Zaluski, sire.

NAPOLÉON.

C'est vrai, je vous reconnais. (*Jetant en souriant un coup d'œil sur Joséphine.*) Votre bon ange et le mien m'a forcé de réparer une injustice à l'égard de votre famille... Eh bien ! votre mère est-elle heureuse ?

ACHILLE.

Oui, sire... et c'est à vous qu'elle doit son bonheur !

NAPOLÉON.

Bien, bien... j'ai promis de m'intéresser à vous : le moment est venu ; que voulez-vous être, monsieur Zaluski ?

ACHILLE.

Comme mon père, sire, soldat de votre majesté, devenir un jour officier, puis général !

NAPOLÉON, souriant ainsi que l'impératrice.

Diable ! vous allez vite en besogne. Quel âge avez-vous ?

ACHILLE.

Dix-huit ans, sire.

NAPOLÉON.

Eh bien ! dans cinq ou six ans d'ici...

ACHILLE.

Mon père m'avait dit qu'à vingt ans je serais officier.

NAPOLÉON.

C'est que votre père vous avait jugé d'après lui. Au surplus, cela dépend de vous.

Bruit extérieur. Duroc entre vivement, tenant un papier à la main.

SCENE XII.

LES MÊMES, DUROC, puis L'AMBASSADEUR DE PRUSSE, L'ENVOYÉ DE RUSSIE ; RAPP, CONSTANT, RUSTAN, BAPTISTE, ANNETTE, GÉNÉRAUX, PAGES, GRENADIERS, SUITE, ETC.

NAPOLÉON,

Qu'est-ce, Duroc ?

DUROC.

Un message extraordinaire, sire.

Napoléon ouvre, lit et froisse le papier.

NAPOLÉON.

Je le savais bien, moi, qu'ils complotaient... (*À l'impératrice.* Que votre majesté se retire.

JOSÉPHINE, à mi-voix.

Mais...

NAPOLÉON, à mi-voix, très-vivement.

Va, va !...

Il l'accompagne jusqu'à la porte de ses appartemens : pendant ce temps Duroc a fait ouvrir à deux battans les portes à droite. Les personnages ci-dessus désignés ce précipitent en scène.

NAPOLÉON, à tous.

Nous avons été impudemment joués... nous avons été trahis !

TOUS.

Trahis !

NAPOLÉON.

Où !... Ah ! ah ! messieurs les Prussiens, je vous ferai payer cher !... (*Allant à l'ambassadeur de Prusse.*) Quant à vous, monsieur, puisque votre maître est devenu fou, c'est moi qui vais aller tenter de le guérir. Votre mission est terminée, monsieur.

LE BARON.

Mais, sire...

NAPOLÉON, frappant du pied avec colère.

Plus un mot ! Aujourd'hui même, partez... (*Le baron s'incline et sort avec l'envoyé de Russie. Une foule de vieux grenadiers accourent auprès de l'empereur. D'un autre côté, Baptiste entre avec Annette. Napoléon, aux généraux :*) Messieurs, on nous donne un rendez-vous d'honneur en Saxe pour le 8 du mois prochain. Jamais Français n'y a manqué. On me prévient qu'une belle reine veut être témoin du combat... soyons courtois ; ne nous faisons pas attendre.

DUROC.

Ce n'est pas là votre habitude.

ACHILLE.

Ah ! sire, je vous en supplie, une grâce, une seule, au fils d'un de vos plus fidèles serviteurs.

NAPOLÉON.

Je vous ai deviné, jeune homme, vous voulez partir ?

ACHILLE.

Oui, sire ! on menace le trône du bienfaiteur de mon père... Achille Zaluski ne peut pas

faire ses premières armes pour une cause plus sacrée.

NAPOLEON.

Vous êtes bien jeune!

ACHILLE.

Mon père, à douze ans, tirait contre les Russes.

NAPOLEON.

Mais, quel ami zélé veillera sur vous?

BAPTISTE, se montrant au fond.

Moi, sire!

NAPOLEON, lançant sur Baptiste un rapide coup d'œil.

Ah! toi?... tu es donc soldat?

BAPTISTE.

Oui, sire!

NAPOLEON.

Ah! bien... (*Se tournant vers Achille.*) Pars donc! va mériter l'estime des braves et les bienfaits de ton empereur.

ANNETTE, bas à Baptiste.

Baptiste, tu me quittes?

BAPTISTE.

Il le faut.

ANNETTE, sortant vivement.

Tu me reverras plus tôt que tu ne crois.

NAPOLEON.

Mes vieux compagnons d'armes, (*montrant Achille*) lorsqu'un tel courage se déploie dans un si jeune cœur, que n'ai-je pas droit d'attendre de vous?... Amis, dans douze jours, l'armée prussienne sera balayée par mes braves!... dans quinze jours, la monarchie de Frédéric s'écrasera tout entière devant nous.

TOUS.

A Berlin! à Berlin! (*L'empereur, placé seul à droite, domine la scène et le groupe guerrier qui, la main étendue vers lui et en agitant ses armes, répète avec enthousiasme le cri:*) A Berlin! à Berlin!

La toile tombe sur ce tableau.

ACTE TROISIEME.

Troisième Tableau.

LE BIVOUAC D'ÉNA.

Une campagne boisée. Tableau d'un bivouac de la vieille garde. Dans le fond, divers mouvemens de terrain, dont plusieurs sentinelles occupent les points culminans. A gauche, au premier plan, le bivouac de Baptiste, de Moustachon, et de Lorizot, devant un feu. C'est la tombée du jour.

SCENE PREMIERE.

BAPTISTE, MOUSTACHON, LORIZOT, PICHON, tambour-mattre; CLAMPIN, dit LAMOUREUX, tambour; OFFICIERS, GRENADIERS, TAMBOURS, CANTINIÈRES, etc.

Au lever du rideau, tableau joyeux. Plusieurs grenadiers, au nombre desquels est Moustachon; Pichon, Lorizot et Clampin dansent avec des cantinières. Baptiste est assis près du feu, avec quelques vieux grognards; le reste du bataillon et les officiers, diversement groupés, regardent en riant les danseurs.—La danse terminée, Moustachon dit :

MOUSTACHON.

Fichtre! ça réchauffe de s'trémausser comme ça! (*Au Tambour-Mattre.*) Ah çà! mais, Pichon, et c'te romance que tu nous as promise? déploie ton gosier, mon vieux.

PICHON.

Ça y est! (*Aux Grenadiers et aux Cantinières.*) Attention, vous autres; vous ferez tous chorus.

RONDE.

PICHON.

Air : *V'là l'cheval qui prend le galop.*

Chasseurs, grenadiers, voltigeurs,

Enfans de notre vieille France,
Voilà notre bal qui commence...
En avant! et place aux danseurs!

Les grenadiers et les cantinières forment une ronde en répétant ce refrain à la suite de chaque couplet, avec accompagnement de tambours.

Pour vin vieux et fill' jolie,
Qu'est-ce qu'on dit? En avant!
Pour vieill' femme et vin de Brie
Quel est le commandement?

MOUSTACHON.

Demi-tour à droite!

CHOEUR ET RONDE.

Chasseurs, grenadiers, voltigeurs, etc.

PICHON.

Honte, opprobre, haine éternelle
Aux lâches, aux faux amis!...
Mais pour tout Français fidèle
A l'honneur de son pays?...

MOUSTACHON.

Présentez vos armes!

On applaudit. Chœur et Ronde.

PICHON.

Allemande, Polonaise,
Quoique je sois vieux troupiier,
L'amour, ne vous en déplaie,
Peut ben encor me crier...

Au repos !

MOUSTACHON.

On rit. Chœur et Ronde.

Après la chanson, on entend un roulement. C'est l'heure de la retraite.

UN OFFICIER, à Pichon.

Allons, tambour-maitre, voici l'heure de la retraite.

PICHON.

Entendu, mon lieutenant. Tambours, à l'ordre !
(*Les tambours forment le cercle autour de lui.*)
Combien avons-nous éhu de caisses crevées dans le dernier bal que nous avons donné aux Prussiens ?

CLAMPIN.

Nous en avons éhu deux, m'sieur l' major.

CLAMPIN.

Je ne te demande pas ton avis, gros bouffi. (*A tous.*) Ah çà, vous autres ; les adjudans se plaignent que vous vous amusez à jouer à la drogue sur vos caisses, et que vous battez la berloque quand on vous demande le rappel... sacres !... j'y aurai l'œil ; je n' veux pas qu'on néglige ses études. Clampin, dit l'Amoureux, de la deuxième du premier !

CLAMPIN.

Présent !

PICHON.

Si tu t'avises encore, grand flandrin, d'approximer la cantinière du premier, je te dirai de quelle jambe tu boites.

CLAMPIN.

Je ne boite d'aucune jambe, m'sieur le major.

PICHON.

Superficiel ! Et puis, qué qu'on m'a dit ? qu' tu faisais les yeux doux à Manette du deuxième?... Je te les mettrai z'au bleu, moi, monsieur l'Amoureux, avec un emplâtre de dessus ; çà fait qu' tu ressembleras mieux à l'Amour, monsieur Pompadour.

CLAMPIN.

Ah ! si on peut dire çà !... (*A part.*) Y bisque, l' major !... (*Haut.*) C'est elle du contraire, monsieur Pichon... all' me lutine, all' me caline, all' me fait des mines...

PICHON, levant sa canne.

Tais-toi, maigre échine, ou j' t'égratigne avec mon housine !... A la revue, méchant cognat, tu m'as flanqué z'un *fla* pour un *ra*.

CLAMPIN.

Un rat !

PICHON.

Et tu m'as fait tricoter tout mon deuxième bataillon ; t'iras à la garde du camp pour quatre jours.

CLAMPIN.

Mais, m'sieur le major...

PICHON.

Pour huit jours.

CLAMPIN.

Mais, m'sieur le major...

PICHON.

Pour douze jours ! j' sais qu' tu fais d' ta tête, du depuis qu' t'as parlé z'à l'autre.

CLAMPIN.

A l'empereur?... ah ! z' oui, qu'y m'a parlé ; y faut croire qu' j'étais dans quéque endroit où ç'

que je n' devais pas me trouver ; mais y m'a dit comme çà : « Ote-toi d' là, imbécile ! » çà m'a fait plaisir.

PICHON.

Imbécile ! j' vois qu' t'es d' sa connaissance ; eh ben ! par connaissance aussi, t'iras à la garde du camp pour quinze jours.

CLAMPIN.

Mais, m'sieur l' major...

PICHON, levant sa canne.

Motus ! ou j' te vais rafraichir le teint d'un coup d' mon éventail à bourrique ! Allons, Clampin, à t' ça peau d'âne, et caresse-moi çà d'amour.

Aux signes accoutumés de la canne, les tambours font un roulement ; puis ils battent la retraite, officiers ; soldats et cantiniers se retirent de divers côtés. La nuit est venue. Le silence règne dans le camp.

SCENE II.

BAPTISTE, MOUSTACHON, LORIZOT, SENTINELLES près de leur bivouac et sur les hauteurs du fond.

MOUSTACHON.

La froid pique joliment, à c' soir !

BAPTISTE.

C'est vrai ; mais il a fait furieusement chaud toute la journée.

LORIZOT.

La bataille n'est pas encore gagnée.

BAPTISTE.

Nous la gagnerons demain ; l'empereur l'a dit.

MOUSTACHON.

Il a établi son quartier-général aux environs d'Iéna.

BAPTISTE, montrant au loin.

Il aurait ben voulu se rendre maître de ce plateau dont la position est si bonne ; mais la nuit est venue... et les hussards noirs pourraient bien s'en emparer.

MOUSTACHON.

Oui, ces chiens-là sont forts pour les attaques de nuit.

BAPTISTE.

S'ils viennent, on se relèvera pour eux, n'est-ce pas, Moustachon ?

MOUSTACHON.

Oui, Parisien.

BAPTISTE.

Mais qu'ils ne s'avisent pas de vouloir venir manger notre souper ; car, au lieu de pommes de terre, nom d'un p'tit bonhomme, je leur mettrais dans le ventre des prunes qui ne leur paraîtraient pas tendres.

MOUSTACHON.

Il est joli, not' souper !... Coquin d' sorti ! en être réduits à fricoter des pommes de terre !... et encore heureux d'en avoir.

BAPTISTE.

Voyons, Lorzot... c'est toi qu'es d' cuisine,

mon fils; mets-nous ça au four, sous la cendre, et que le rôti soit cuit à point, dans son jus.

MOUSTACHON.

Oui, sans beurre, et, pour sel, de la poudre à canon. (*Lorizot met les pommes de terre au feu.*) A propos de poudre à canon, Parisien, as-tu des nouvelles de ton petit lieutenant?

BAPTISTE.

Mon jeune et brave Zalusky?... non; nous avons été séparés pendant la bataille... Il s'est jeté à la poursuite d'un parti de hussards noirs, pendant que nous étions en face de leur garde royale, à qui nous taillions de la besogne... J'en suis bien inquiet.

MOUSTACHON.

C'est un joli sujet, que l' fils de ton ancien général!... Tudieu! plus qu' ça d' tournure!... Chicote! mein gott! il a dû apprendre la bourrée française à plus d'une valseuse allemande!

BAPTISTE.

Oui; c'est une éducation qui me fait honneur, j' m'en vante.

MOUSTACHON.

Oui, il ne boude pas; mais personne ne boude ici!... Et l'empereur, donc! les boulets ronflaient tout autour de lui, les balles et la mitraille pleuvaient à ses côtés... et sacrebleu! il était là comme dans la cour du Carrousel.

BAPTISTE.

Oui, comme toujours, solide au poste.

LORIZOT.

C'te bêtise! j' le crois ben qu'y peut être solide, puisque les balles viennent s'aplatir sur son habit... Et c'est si vrai, comme me l'a dit Couturier, des grenadiers, que le soir de not' grande affaire, dernièrement, M. Constant a trouvé dans la poche de sa veste deux chevrotines qu'étaient comme deux poires tapées.

MOUSTACHON.

Chasseur de la garde, mon collègue, vous répétez une incohérence... Tiens, Baptiste, et toi, Lorizot, regardez là-haut... voyez-vous? Eh bien! c'est à cause de son étoile qui a une queue, que nous ne pouvons pas voir, parce qu'il y a trop de brauillard... Mais quand cette étoile n'aura plus de queue, alors... rrrououffe! le premier boulet d'enfant qui viendra sera pour le petit caporal.

LORIZOT.

Et comment qu'on sait ça, Moustachon?

BAPTISTE.

J' vas t'expliquer, moi, Lorizot... C'est qu'il s'est fait dire sa bonne aventure et tirer les cartes par mamazelle Lenormand, qui lit dans les étoiles en plein jour, et dans le soleil en plein minuit.

MOUSTACHON.

Chasseur de la garde, mon collègue, vous êtes dans l'erreur; l'empereur a su ça par un appelé le grand Gustave Adolphe, un monarque des environs, qui est mort et caserné dans une grosse pierre, et avec lequel il a été causer un instant la nuit dernière... Au surplus, le cardinal Flèche

avait déjà dit la même chose au petit caporal le jour de sa naissance.

BAPTISTE.

C'est possible, mon ancien; mais en attendant, cene sera pas le roi de Prusse, ni l'empereur d'Autriche, ni celui de Russie, qui feront la queue à cette étoile-là: ils n'ont pas les bras assez longs. Je crois même qu'ils ne nous la feront pas à nous, aujourd'hui, quoique nous ne logions pas aussi haut qu' les étoiles.

MOUSTACHON.

Ce n'est pas une raison, Parisien... Tu ne sais donc pas que les rois en général, et les empereurs en particulier, allongent les bras à volonté?

LORIZOT.

C'est ce que disait encore hier le lieutenant Piquemal, pendant la corvée.

On entend des clameurs dans le lointain.

MOUSTACHON, prêtant l'oreille.

Paix! j'entends des hurras dans le lointain... L'empereur a fait attaquer les Prussiens... D'ici nous pourrions peut-être voir... (*En parlant, il se lève, et va regarder à droite.*) Tiens! qui est-ce qui vient par ici?

LORIZOT.

Un officier! c'est quelque ronde majeur!

BAPTISTE.

Je vais la reconnaître! Qui vive?

Ce cri est répété par les sentinelles placées sur les hauteurs du fond. Achille paraît; il porte le costume d'aide-camp.

SCENE III.

LES MÊMES, ACHILLE ZALUSKI.

ACHILLE, aux sentinelles.

France! (*Descendant la scène.*) C'est moi, moi, Baptiste, qui ne suis pas mort, et qui viens te le dire.

BAPTISTE, se jetant dans ses bras.

Ah! mille noms! Mon lieutenant, que vous me faites de plaisir! J'étais diablement inquiet. Demandez aux camarades; nous parlions de vous. Eh bien, moi aussi, je suis encore sur mes quilles. Ah! que le cœur m'a battu pendant l'action! on m'avait dit que vous étiez blessé mortellement; Alors, je n'avais donc plus d'amis au monde! car depuis la dernière campagne, que je n'ai plus reçu de nouvelles de ma p'tite Annette, qui a dû me croire mort, qui est-ce qui s'intéresse à Baptiste?

ACHILLE.

Et moi donc! je n'ai plus que toi... car l'empereur semble m'avoir oublié!

BAPTISTE.

Comment donc! vous voilà lieutenant, aide-de-camp, et vous avez à peine vingt-deux ans. Vous êtes parti si jeune! l'empereur ne veut pas vous gâter; il a raison; il faut toujours mériter son

avancement. Voyons, en attendant qu'on batte la retraite, chauffez-vous donc un peu à notre feu de bivouac.

ACHILLE.

C'est devant le feu de l'ennemi que je voudrais être toujours. Quand donc obtiendrai-je cette croix objet de tous mes desirs?

BAPTISTE.

Allons, mon lieutenant, ne vous tourmentez pas ainsi : elle vous tombera sur la poitrine un de ces jours.

ACHILLE.

Vois-tu, Baptiste, je l'avais dit à l'empereur : Je veux à vingt-deux ans avoir la croix, ou me faire tuer.

BAPTISTE.

Ne faites pas cette sottise-là ! (*Galment.*) Voyons, mon officier, voulez-vous souper avec nous?

ACHILLE.

Merci, mon ami.

BAPTISTE.

Ah dam ! ce ne sont pas les jolis goûters de Saint-Cloud, les bonbons de l'impératrice et les fromages à la crème d'Annette... J'y pense toujours !

ACHILLE.

Tu as raison. Tu la reverras, tu reverras Paris, et moi un pressentiment...

BAPTISTE.

Ne dites donc pas ça ! Voyons, soupez avec nous ; notre cuisine n'est pas fameuse ; mais nous mangeons le même pain que l'empereur. Voilà ce qu'il disait hier, notre petit tondu ; il avait demandé du pain et du vin de Chambertin : « Sire, lui dit-on, le pain du pays n'est pas fait pour l'estomac de votre majesté. — Et mes lapins, dit-il, en mangeant-ils d'autre ? » et là-dessus il en avala une ration et demie.

On bat au loin un rappel.

ACHILLE.

J'entends qu'on bat le rappel... Il faut que je rentre au quartier. Nous nous reverrons demain, Baptiste... nous nous reverrons, peut-être...

Il lui serre la main.

BAPTISTE.

Peut-être ? Nous nous reverrons cette nuit même, car si les Prussiens nous attaquent...

ACHILLE.

Ah ! je le voudrais ! Sans adieu.

Il sort vivement.

SCENE IV.

BAPTISTE, MOUSTACHON, LORIZOT.

BAPTISTE.

C'est la croix d'honneur qui lui tient au cœur... mais, dam ! tout le monde ne peut pas l'avoir !... il faut le temps ou l'occasion.

On entend le qui vive des sentinelles. Les trois amis remontent vivement la scène.

MOUSTACHON.

Tiens, encore une visite !

LORIZOT.

Du coup, c'est une femme !

MOUSTACHON.

Une vivandière ! elle arrive bien ; car avec notre rôti nous n'avons aucune espèce de liquide.

BAPTISTE, *appelant.*

Avancez par ici, ma brave femme ! (*A Moustachon.*) Elle marche avec peine... Ah ! c'est encore un chien de métier que celui-là ! Allons au-devant d'elle.

Annette a paru au fond.

SCENE V.

LES MÊMES, ANNETTE.

Elle arrive vêtue en cantinière, portant un panier sous le bras.

BAPTISTE, *donnant le bras à Annette sans la reconnaître.*

Venez, la petite mère, vous reposer, et appuyez-vous sur mon bras.

ANNETTE.

Ah ! mon Dieu !... quelle surprise ! C'est donc toi enfin, Baptiste !

BAPTISTE.

Annette ! Annette, vivandière !

ANNETTE.

Oui, Annette, qui a tout quitté, qui a pris cet état-là pour arriver plus sûrement jusqu'à toi, et qui est ben heureuse de t'avoir enfin trouvé !

BAPTISTE.

Embrasse-moi donc, ma pauvre Annette ! ça peut se permettre après une si longue séparation.

Annette se jette dans ses bras.

ANNETTE.

Comme te voilà changé !

BAPTISTE.

Ah ! que veux-tu ? les campagnes, ça ne t'a fait pas un homme... mais toi, je te trouve toujours la même mine, toujours jolie.

MOUSTACHON.

Ah ça, Parisien, t'es donc là un pays de connaissance ?

BAPTISTE.

Eh oui !... excusez, P's'amis.

MOUSTACHON.

Ne te gêne pas ; fais comme chez toi. (*Attirant à lui Annette, en retroussant sa moustache.*) C'est donc là c'te belle enfant que tu nous as si souvent parlé, et qu' t'aimais tant ?

BAPTISTE, *même jeu.*

Tu l'entends, Annette ?

MOUSTACHON, *même jeu.*

C'te jolie fille que t' avais quittée pour suivre le fils de ton ancien maître ?

ANNETTE.

Oui, et sans nous donner le temps de nous marier !

BAPTISTE.

C'est ça ! aller me faire échigner dans les quatre parties du monde, et laisser ma femme...

ANNETTE.

Il vaut donc mieux laisser sa bonne amie ?

MOUSTACHON.

Oui, mon enfant.

ANNETTE.

Pourquoi donc ça ?

MOUSTACHON.

Parce qu'on la laisse sur la bonne bouche. (*A Baptiste.*) Ah ça, puisque tu retrouves tes amours, tu ne seras pas fâché de jabeter un moment avec. Nous n'avons plus de bois ; Lorizot et moi, nous allons en chercher ; et, en revenant, vous donnerez un petit coup aux anciens pour célébrer la bonne rencontre !

ANNETTE.

Un, deux, trois...

MOUSTACHON.

Elle est gentille !... heureux gredin ! Ah ça, dépêchez-vous de parler de vos affaires. Sans adieu. Viens, Lorizot.

Moustachon et Lorizot s'éloignent.

SCÈNE VI.

BAPTISTE, ANNETTE.

BAPTISTE.

Mon Annette ! quel bonheur ! après not' dernière campagne, d'où je revins avec une bonne blessure, qui me retint six mois à l'hôpital de Grodno...

ANNETTE.

C'est donc ça que je n'ai plus reçu de tes nouvelles, et que je n'ai pas pu te donner des miennes ?

BAPTISTE.

Eh oui, voilà le pourquoi !... mais conte-moi donc...

ANNETTE.

Le lendemain de ton départ, je voulais te suivre ; l'impératrice Joséphine m'en empêcha. Restée seule, sans ami, sans protecteur, je ne manquai pas de galans ; jusqu'à des officiers, des beaux messieurs, qui venaient me demander un cœur... en fromage à la crème, que je leur criais, car l'autre est à Baptiste... et je t'attendais toujours ; je croyais que la guerre allait finir. Enfin est venue la dernière campagne... plus de nouvelles ! Je me dis alors : Je veux partir... Je veux aller moi-même apprendre mon malheur. Je m'disais : Si Baptiste n'est pas mort, il est quelque part malade... mourant peut-être... eh ben ! je le soignerais !

BAPTISTE.

Bonne Annette !

ANNETTE.

Je résolu de m'engager vivandière ; j'en obtins la permission. L'impératrice Joséphine, que j'avais suivie à la Malmaison, ne voulait pas me laisser aller ; mais quand j'ai dit que c'était pour te rejoindre : « Va, Annette, m'a-t-elle dit, va retrouver celui que tu aimes. Que ne puis-je, comme toi, aller aussi auprès de celui... » Elle a essuyé ses pleurs, étouffé un soupir, et elle m'a glissé une bourse pleine de napoléons dans la main pour commencer mon état et bien garnir ma petite cantine.

BAPTISTE.

Excellente impératrice ! je lui devrai donc toujours mon bonheur !

ANNETTE.

J'ai quitté la Malmaison ; je suis allée d'abord à ton ancien régiment : on m'a dit là que tu étais entré dans la vieille garde. Enfin, avant-hier, je me dirigeais vers le quartier-général ; j'ai entendu le canon... vous vous battiez... le soir, après le combat, j'ai parcouru le champ de bataille avec plusieurs de mes camarades, pour donner des secours aux blessés, et voir si nous ne rencontrions pas parmi eux, l'une un mari, l'autre un frère... et moi un amoureux.

BAPTISTE.

Vous êtes des anges, quand vous voulez, vous autres femmes !... mais dis donc, ma petite Annette, j'ai besoin d'une compresse... as-tu un peu d'eau-de-vie ?

ANNETTE.

Comment ! tu es blessé, et tu ne me le dis pas !

BAPTISTE.

Oh ! c'est peu de chose... un coup de latte qu'un grand coquin de hussard noir m'a appliqué derrière l'oreille. On me pansera demain. J'y ai mis aujourd'hui mon mouchoir ; mais les collègues m'ont dit qu'un peu d'eau-de-vie n'y ferait pas mal.

ANNETTE, *lui en versant un petit verre.*

Tiens, voilà pour mouiller la compresse.

BAPTISTE, *avalant le verre.*

Ah ! ça fait du bien.

ANNETTE.

C'est comme ça que tu t'y prends !

BAPTISTE.

Ça mouillera la compresse... en dedans. Sacre-bleu ! j'avais bien soif.

ANNETTE.

Comment, monsieur, vous jurez ?

BAPTISTE.

Est-ce que tu ne jures pas encore ?

ANNETTE.

Fi donc ! on peut être honnête dans tous les métiers. Ah ça, monsieur Baptiste, vous savez le nouveau règlement : on ne recevra plus dorénavant dans le corps des vivandières que les veuves, les mères, ou les femmes de soldats. Je ne puis être ni mère ni veuve...

BAPTISTE.

Je t'entends, ma petite Annette ; aussitôt les

Prussiens brossés, car l'empereur y tient, le curé de l'endroit, catholique ou luthérien, ça ne fait rien, nous comblera de la bénédiction nuptiale; mais, en attendant, où vas-tu passer la nuit?

ANNETTE.

Au quartier de l'état-major de ton régiment.

BAPTISTE.

Ça aurait pourtant bien égayé mon bivouac.

ANNETTE.

Vouslez-vous vous taire, mauvais, sujet ! ah ! mon Dieu ! on vient de ce côté... il faut que je parte.

BAPTISTE.

Attends donc !

SCENE VII.

LES MÊMES, MOUSTACHON, LORIZOT, *apportant du bois.*

MOUSTACHON.

Voilà de quoi réchauffer les amis, la petite mère, et vous passerez la nuit auprès d'un bon feu.

ANNETTE.

Merci... je vais vous verser le petit coup et partir...

LORIZOT.

Sitôt ! vous nous auriez tenu compagnie.

ANNETTE.

Prenez vos verres, et buvez un coup ; ça vous réchauffera.

MOUSTACHON.

C'est toujours ça ; trinquons ! Aux amours de Baptiste et d'Annette !

BAPTISTE.

Et à la victoire de demain !

Tous, ensemble.

A la victoire !

ANNETTE.

Et maintenant, je me sauve. (*Regardant à la cantonnade.*) Voilà justement la mère François, la femme du vaguemestre, la mère des cantinières... honnête femme ! elle m'a prise sous sa protection. Me voilà, mère François !

BAPTISTE.

Un petit baiser !

ANNETTE, *baisant sa main et lui envoyant un baiser de loin.*

Tenez, monsieur. Sauve qui peut !

Elle disparaît.

SCENE VIII.

BAPTISTE, MOUSTACHON, LORIZOT, *puis UNE PATROUILLE.*

BAPTISTE.

Hum ! quand donc est-ce que je la tiendrai en tête-à-tête, là, de manière à ce qu'elle ne puisse plus m'échapper ?

Entre un caporal avec quelques chasseurs, Il vient relever les sentinelles,

MOUSTACHON.

Assez causé, mon vieux ! modère tes feux... (*Montrant la patrouille.*) Tiens, v'là qui va calmer tes sens. (*Le caporal place Baptiste en faction, puis il va relever les autres sentinelles.*) Toi, qu'es amoureux, ça n' va te rien coûter de veiller ; mais moi, c'est une autre histoire, ça me rafraîchirait de reposer un peu.

LORIZOT.

Et moi donc ! (*Remuant une botte de paille.*) Mon lit de plumes est assez large pour deux. Veux-tu une place, Moustachon ?

MOUSTACHON.

Pas de refus, je suis échigné. (*Il se place à côté de Lorigot.*) Dis donc, Parisien, t'auras l'œil sur les légumes, mon fils !

BAPTISTE.

Sois donc paisible. Allons, tapez de l'œil !

MOUSTACHON.

C'est qu'il y a, vois-tu, un tas de parasites et de pique-assiettes... il faut veiller... au grain.

Moustachon s'endort ainsi que Lorigot ; tout rentre dans le plus profond silence.

BAPTISTE.

Comme ils dorment, ceux-là ! on voit bien qu'ils n'ont ni amitié ni amour en tête. Mais moi, voilà Annette qui m'est rendue, et si je pouvais n'avoir plus d'inquiétude pour mon Achille... mais il ne rêve que croix d'honneur, et, pour l'avoir, il s'expose avec une témérité... Voilà notre feu qui s'éteint, remettons-y un peu de bois... (*Il prend une bûche et la met au feu.*) Et nos pommes de terre, cuisent-elles ? voyons... (*Il s'assied sur un havresac pour tirer une pomme de terre du feu et la manger plus à son aise.*) Pas mauvaise ! dans un moment elles seront excellentes... Que fait-il, ce cher enfant ? et mon Annette ?... J'ai maintenant près de moi tout ce qui m'est cher.

Tout en parlant, Baptiste s'est endormi, peu à peu son fusil entre les jambes.

SCENE IX.

NAPOLÉON, *couvert de sa redingote grise,*
BAPTISTE.

NAPOLÉON.

Le silence le plus profond règne dans le camp ; tous mes pauvres soldats se livrent tranquillement au sommeil ; ils ont confiance en moi : cette confiance ne sera pas trompée. Il est deux heures du matin, c'est dans une heure. Allons inspecter les bivouacs que mes grognards ont formés autour de mon quartier. (*Jetant un regard autour de lui.*) Ah ! ah ! pas de sentinelle ici !... (*Apercevant Baptiste près du feu.*) Ah ! la voilà !... Pauvre diable ! pardonnons-lui ; la nuit est sombre et froide, il se sera approché du feu, et le feu l'aura endormi... (*S'approchant du feu, et apercevant les pommes de terre.*) Ah ! ah ! il paraît que c'est en soupant que le sommeil l'a gagné... (*Ecartant les charbons.*

Oui, voilà leur souper... Pauvres amis! depuis huit jours, voilà leur unique nourriture; la mienne n'est guère meilleure. Parbleu! ces pommes de terre sont appétissantes... il me prend fantaisie d'en manger une.

Il en prend une avec la pointe de son épée. Baptiste se réveille à moitié.

BAPTISTE.

Qui va là? Eh! dis donc, monsieur Sans-gêne, si tu voulais bien respecter nos pommes de terre, et aller chercher des comestibles ailleurs?

NAPOLÉON, s'éloignant un peu du feu.

Mon camarade, j'ai tellement faim que tu me permettras bien d'en prendre une.

BAPTISTE.

Ah! c'est différent, puisque tu as de l'appétit; mais dépêche-toi; demi-tour à droite, et par file à gauche!... Mais qu'est-ce que je fais donc là, moi?... gredin que je suis, je m'étais endormi à mon poste!... debout! plus vite que ça! (*Il se lève et se met l'arme au bras de l'autre côté du feu. Napoléon pique deux autres pommes de terre.*) Eh bien! m'as-tu entendu? Pas accéléré, marche! et ne te le fais pas répéter, car je ne suis pas de bonne humeur pour le moment.

NAPOLÉON.

Oh! tu me permettras bien d'en goûter deux ou trois.

BAPTISTE.

Ah! tu fais le récalcitrant... attends, attends! (*Baptiste s'élance, saisit Napoléon au collet, et le secoue; il reconnaît l'empereur. Tombant aux genoux de Napoléon.*) L'empereur! ah! qu'ai-je fait mon empereur, je suis un brigand!... faites-moi fusiller indéfiniment, j'ai mérité la mort.

NAPOLÉON, à voix basse.

Tais-toi, tu vas réveiller tes camarades, qui ont besoin de repos.

BAPTISTE.

Non, mon empereur; il faut que tout le monde sache que je suis un scélérat, que j'ai osé porter la main sur mon empereur.

NAPOLÉON.

Relève-toi, ne dis-je, je ne t'en veux pas; c'est moi qui ai eu tort: je n'aurais pas dû toucher à vos pommes de terre.

BAPTISTE, se jetant sur les pommes de terre, et les présentant à Napoléon.

Ah! mon empereur, tenez, tenez, prenez celle-ci, c'est la plus cuite... je suis un brigand!... non, celle-ci, c'est la plus grosse... ah! misérable! prenez-les toutes... je veux être fusillé!

NAPOLÉON.

Ah ça! mais veux-tu bien te taire? ou je me fâche... je te pardonne, je ne t'en veux plus. Ne parle de ceci à personne. (*En ce moment on voit poindre le jour, le tambour retentit, le canon se fait entendre.*) Tiens, voici le signal du combat! si tu te crois si coupable, fais expier ta faute à l'ennemi, et au lieu de punitions, tu recevras des récompenses.

BAPTISTE.

Gare à eux!

SCENE X.

NAPOLÉON, BAPTISTE, DUROC, GÉNÉRAUX, AIDES-DE-CAMP, MOUSTACHON, LORIZOT, PICHON, CLAMPIN, PAGES, ÉCUYERS, VIEILLE GARDE, CANTINIÈRES, ETC.

Au bruit du canon, tous les personnages indiqués se sont élancés en scène. La vieille garde arrive tambours en tête. Au loin bruit de guerre.

DUROC, entrant rapidement.

Sire, l'action est engagée. Le maréchal Ney est aux prises avec l'ennemi! il veut s'emparer de ce plateau où vous voulez établir une batterie. Ce premier succès une fois obtenu, nous marcherons en avant. Vous l'entendez, l'ennemi, qui pressent votre dessein, fait une vive résistance.

NAPOLÉON.

La fusillade redouble de furie.

Il monte sur une hauteur et braque sa lorgnette sur l'épaule d'un page.

BAPTISTE, à Moustachon, à l'avant-scène.

Cré coquin! que ne sommes-nous déjà là pour lui donner un coup de collier, au maréchal Ney! mon petit Achille est là sans doute, car il fait partie du corps du maréchal.

NAPOLÉON, descendant de la hauteur.

Je voudrais avoir des nouvelles. Rapp, Duroc, partez! allez voir où en sont les choses. Voyez si le maréchal a besoin de renforts.

Rapp et Duroc vont sortir; tout-à-coup on entend des cris.

CRIS, en dehors.

L'empereur! l'empereur!

SCENE XI.

LES MÊMES, ACHILLE ZALUSKI.

Achille paraît: pâle, les cheveux en désordre, son mouchoir serré sur sa poitrine, il semble avoir à peine la force de se tenir debout.

BAPTISTE, à part, au comble de l'émotion.

C'est lui! comme il est pâle! ô mon Dieu!

ACHILLE, en entrant.

L'empereur! l'empereur!

NAPOLÉON.

Qu'est-ce? me voilà! que veut-on?

DUROC.

Parlez, jeune homme.

ACHILLE.

Sire, nous sommes maîtres du plateau.

NAPOLÉON, avec joie.

Enfin!... Rustan, mon cheval! (*Rustan sort. A Achille.*) Qui vous envoie? est-ce le maréchal ou votre général?

ACHILLE.

Le maréchal, sire... tout présage la victoire!

ni mon général, ni moi, ne la verrons... mon général a été tué sur le plateau, et moi-même...

Achille ne peut achever, il chancelle et tombe. Baptiste pousse un cri déchirant, et vole auprès de lui.

BAPTISTE.

Achille!... mon ami! mon enfant!

NAPOLÉON.

Qu'on prenne le plus grand soin de cet officier; il est capitaine... Un moment, attendez!

Il détache sa croix, et la place sur la poitrine d'Achille. Celui-ci mourant fait un dernier effort et porte la croix à ses lèvres.

ACHILLE.

Ah! sire, je meurs content, je l'avais bien dit à votre majesté... il y a six ans... à Saint-Cloud, que je serais un jour digne de porter cette croix... Sire, vous me reconnaissez... je suis Achille Zaluski... Baptiste, mon ami, console-toi... je meurs digne de mon père et de toi... Sire, vous m'avez décoré de l'étoile de l'honneur... Ah! je vous en conjure, qu'au lieu de me suivre dans la tombe,

elle brille aujourd'hui, dans un jour de victoire sur la poitrine de mon ami, du plus fidèle et du meilleur de vos soldats.

En achevant ces mots, Achille rend le dernier soupir. Baptiste tombe sur son corps presque sans connaissance. Profondément ému, Napoléon essuie une larme à la dérobée; puis prenant la main froide du jeune guerrier, il dit:

NAPOLÉON.

Oui, oui, brave et noble enfant, je m'étais toujours souvenu de toi... mais je voulais que tu dusses tes premiers grades à ton courage. Tes dernières volontés seront exécutées... Relève-toi, mon brave... cette croix au plus fidèle et au meilleur de mes soldats!

BAPTISTE, se relevant, et l'œil étincelant.

Vengeance! au feu, sire!

TOUTS.

Au feu! vive l'empereur!

A ce cri les troupes s'élançant au pas de charge. Mouvement général de sortie. — Tableau sur lequel la toile tombe.

Quatrième Tableau.

L'intérieur d'une chaumière de pêcheur, auprès de Rochefort. Au fond, une porte donnant sur la mer. A droite, la chambre d'Annette. A gauche, au premier plan, celle dite de l'HOSPITALITÉ. Du même côté, au troisième plan, une vaste cheminée auprès de laquelle est une table.

SCENE PREMIERE.

ANNETTE, LE PETIT NAPOLÉON, son fils.

Annette raccommode des filets près de la cheminée. A ses pieds, son fils s'amuse à dessiner, appuyé sur un escabeau.

ANNETTE.

Ton père rentre bien tard aujourd'hui! et cependant il n'est pas allé à la pêche.

L'ENFANT.

Il est allé sur le port voir les bâtimens qui sont arrivés.

ANNETTE.

Qu'est-ce que tu barbouilles donc là?

L'ENFANT, montrant son dessin.

Je fais un combat naval, où une frégate française coule bas un navire anglais.

ANNETTE.

A-t-il de l'esprit national, mon garçon?

L'ENFANT.

Je tiens de famille! C'est un brave homme, mon

père, et je voudrais lui ressembler, quand je s'rai grand!

ANNETTE.

Tu lui ressembleras, j'en suis sûre, mon petit Napoléon.

SCENE II.

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE, entrant brusquement.

Qu'est-ce qui parle de mon général?

ANNETTE.

Je parle de ton fils.

BAPTISTE.

Ab dam! c'est vrai qu'il porte le nom d'un grand homme; il faut qu'il tâche de lui faire honneur... mais ce grand homme est malheureux, dans ce moment-ci. Tu ne sais pas les nouvelles, ma pauvre femme?

ANNETTE.

Non ; quelle nouvelle y a-t-il donc ?

BAPTISTE.

Mauvaises ! c'est fini ! mon empereur n'est plus empereur.

ANNETTE.

Qu'est-ce que tu dis là, mon homme ?

BAPTISTE.

La vérité : j'ai lu ça tout-à-l'heure, à Rochefort.

L'ENFANT.

Comment que ça se peut donc, mon père ?

BAPTISTE.

Il a été trahi sans ça !... Mais les alliés sont entrés dans Paris... Ce n'est pas étonnant, ils étaient dix contre un ! que peut le courage contre le nombre ? Ah ! si j'avais été là ! je me serais fait tuer.

L'ENFANT.

Et moi aussi.

BAPTISTE, en l'embrassant.

Bien, enfant !

ANNETTE.

Inutilement ! et vous auriez laissé une pauvre femme, une pauvre mère, toute seule.

BAPTISTE.

Ecoute donc, femme !... on fait son devoir : mais cette diable de jambe qui s'est laissé geler dans la retraite de Moscow m'a empêché de continuer à marcher !

ANNETTE.

Je sais bien que sans ça tu n'aurais jamais voulu prendre ta retraite.

BAPTISTE.

Je serais mort soldat, toi vivandière, et ce petit Napoléon-là aurait été l'enfant du régiment ! au lieu que nous voici près de Rochefort, dans une méchante cabane au bord de la mer, et que moi, au lieu de marcher en peloton et de tirer des coups de fusil, je fais filer une barque pécheuse, et je jette des filets.

ANNETTE.

Tu as une maison que m'ont laissée mes bons parents ; tu y reposes ta tête... et celui qui a un palais n'a pas, peut-être, aujourd'hui un abri !

BAPTISTE.

C'est vrai ! la Providence l'a voulu, il faut lui obéir. Elle est plus forte que les hommes, que les soldats, et que les empereurs eux-mêmes. Enfin Napoléon a vu mourir son étoile. Elle avait commencé à filer à Leipsick. Ils l'ont forcé d'abdiquer une seconde fois, et celle-ci sera la dernière.

ANNETTE.

Pourquoi ça ?

BAPTISTE.

Ah ! parce que tous les rois de l'Europe sont jaloux de sa gloire, et tous les peuples jaloux de

celle des Français. Mais ils auront beau faire, ces deux gloires-là ne mourront jamais.

L'ENFANT.

Non, non, mon père !

BAPTISTE.

Mon pauvre empereur !

Il essuie une larme.

ANNETTE.

Tu pleures, mon homme ! Allons, embrasse ta femme et ton enfant.

BAPTISTE, les pressant dans ses bras.

Vous pleurez avec moi... c'est que vous l'aimiez aussi. Il m'avait fait du bien, et la reconnaissance, c'est le devoir d'un honnête homme, et tout le monde ne le remplit pas !

ANNETTE.

Il faut se soumettre, mon pauvre Baptiste.

BAPTISTE.

Oui, soumettons-nous ; mais ne l'oublions pas. Maintenant songeons à nos affaires. As-tu vu M. Bletson ? ce capitaine américain, ce brave homme qui m'a sauvé la vie en me recueillant sur son bâtiment le jour où une tempête m'avait emporté en haute mer, et où j'allais périr sur les récifs ?

ANNETTE.

Ah ! ce brave capitaine ? Non, mon ami, je ne l'ai pas vu.

BAPTISTE.

Il devait venir. Il avait, m'a-t-il dit, quelque chose d'important à me confier. Je vais l'attendre ici ; il ne peut tarder. Je l'aime, moi, ce capitaine : car c'est aussi un admirateur de Napoléon.

ANNETTE.

C'est pour ça qu'il t'a pris en amitié, parce qu'il sait que tu as servi dans la grande armée.

On frappe à la porte du fond.

L'ENFANT.

Mon père ! on frappe à la porte !

BAPTISTE.

Eh bien ! ouvre, petit.

SCENE III.

LES MÊMES, PLUSIEURS MATELOTS, UN AGENT,
homme mystérieux et inconnu.

BAPTISTE.

Bonjour, les amis. Qu'est-ce qui vous amène ?
UN MATELOT, montrant l'Agent qui s'est arrêté sur le seuil au fond.

Tiens, c'est ce monsieur qui nous a réunis, et qui va te l'apprendre lui-même.

L'Agent descend la scène.

BAPTISTE, *le regardant.*

Ah !... Je vous salue, monsieur.

L'AGENT.

Mes amis, je suis fonctionnaire public, décoré d'une mission du gouvernement, et avec mes pouvoirs dans ma poche.

BAPTISTE.

Alors vous êtes respectable... ça suffit.

L'AGENT.

M. le préfet a vu mes ordres.

BAPTISTE.

De quoi s'agit-il donc ?

L'AGENT.

Un grand coupable s'est échappé; il s'agit de le trouver et de le saisir. Il rôde aux environs de Rochefort, et il y a une forte récompense pour celui qui mettra la main dessus et qui le livrera à l'autorité compétente.

BAPTISTE.

Si c'est un coupable, il n'y a pas besoin de récompense. Nous ne faisons pas notre métier d'arrêter le monde; nous gagnons notre vie par notre travail.

L'AGENT.

C'est un homme dangereux, un ennemi du gouvernement... un brigand !

BAPTISTE.

Dites-donc, monsieur le fonctionnaire; vous n'appelez pas brigand quelque ami de Napoléon ? c'est qu'au lieu de l'arrêter, nous le défendrons contre vous.

L'AGENT, *à part.*

Peste ! gardons-nous bien de leur dire la vérité.

BAPTISTE.

Qu'est-ce que vous mâchonnez-là dans vos dents ?

L'AGENT.

Je dis que vous faites de fausses conjectures : que votre devoir est de mettre la main sur un homme qui trouble la tranquillité publique, et que si quelqu'un de vous lui donnait asile, sa tête en répondrait.

BAPTISTE.

Eh bien, si c'était un ami, on la risquerait sa tête.

L'AGENT, *à part.*

Cet homme en a une mauvaise. (*Haut.*) Vous voilà prévenu. Je vais continuer ma tournée. Le signalement de l'individu est facile à reconnaître; surtout par un manteau bleu galonné en or. Mais venez, j'achèverai de vous l'indiquer. Conduisez-moi, et vous serez bien payés de votre peine.

LES MATELOTS.

Sans adieu, Baptiste.

UN MATELOT.

Tu ne viens pas avec nous ? ce monsieur paie à boire.

BAPTISTE.

Je n'ai pas soif.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

BAPTISTE, ANNETTE, L'ENFANT.

ANNETTE.

Il a l'air faux, cet homme-là.

BAPTISTE.

J'ai bien peur que ce prétendu brigand ne soit quelque brave malheureux.

L'ENFANT.

Alors, faut le sauver, mon père ?

BAPTISTE.

Mon garçon pense comme moi. Bien, petit !

ANNETTE.

Mais si tu allais te compromettre !

BAPTISTE.

Mais si ton mari était en danger, ne serais-tu pas heureuse qu'un brave homme te le sauve !

ANNETTE.

Tu as raison. Il en arrivera ce qui pourra.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BLETSON, *capitaine américain.*

BLETSON, *entr'ouvrant la porte.*

Baptiste !

BAPTISTE.

Ah ! c'est vous, capitaine.

BLETSON.

Vous n'êtes pas seul ?

BAPTISTE.

C'est ma femme et mon enfant.

BLETSON.

Il s'agit d'un secret.

BAPTISTE.

Ils ne sont pas de trop.

BLETSON.

Cet enfant est bien jeune !

BAPTISTE.

Fils de soldat, c'est élevé à la discipline.

BLETSON.

Et votre femme ?

BAPTISTE.

N'est ni indiscreète ni bavarde.

BLETSON, *descendant la scène.*

Voici le fait en deux mots : Un homme est poursuivi...

BAPTISTE.

Un honnête homme ?

BLETSON.

C'est mon ami.

BAPTISTE.

C'est tout dire.

BLEYSON.

Il lui feut un asile pour cette nuit, et demain je l'embarque à la pointe du jour.

BAPTISTE.

Mais comment pourrez-vous le faire sortir du port, traverser les deux lignes de douaniers, et les vaisseaux anglais, qui ne laissent sortir aucun bâtiment de la rade sans examen?

BLEYSON.

J'ai tout prévu, et comme je me fie à vous, Baptiste, à vous, soldat de Napoléon, je vous dirai tout. A fond de cale de mon bâtiment, sont des tonneaux dont la partie supérieure renferme un pied de marchandises; le dessous forme une cachette où un homme pourra reposer et respirer pendant le temps nécessaire pour arriver en haute mer.

BAPTISTE.

Diable! que de précautions!

BLEYSON.

Oblier ce proscrit, c'est m'obliger moi-même.

BAPTISTE.

Capitaine, vous m'avez tendu une amare, lorsque j'allais couler dans le pays des requins; vous avez sauvé ma barque, qui fait vivre ma femme et mon enfant... Entre vous et moi, c'est à la vie et à la mort.

BLEYSON, lui tendant la main.

J'y compte: votre cabane isolée, éloignée de la ville et voisine de la mer, était le lieu le plus convenable que je pusse choisir. Venez avec moi; il est important que je vous montre le point précis où demain, à l'aube du jour, vous trouverez mon bâtiment, que vous connaissiez mes signaux, et que vous sachiez comment vous pourrez embarquer sans risque.

BAPTISTE, l'arrêtant, à mi-voix.

Ah çà, c'est donc un de nos braves?

BLEYSON.

Un des plus braves! Ne perdons pas un instant!

BAPTISTE, à sa femme.

S'il arrive pendant mon absence, femme, tu sais ce que tu as à faire?

ANNETTE.

Sois tranquille.

BAPTISTE.

Partons, capitaine.

Ils sortent.

SCENE VI.

ANNETTE, L'ENFANT.

L'ENFANT.

Vois-tu, maman? mon père ne m'a pas renvoyé, il a confiance en moi; c'est que je serai bientôt un homme.

ANNETTE.

Oui, tu le deviendras, mon garçon; tiens, rallume un peu ce feu; mets-y une bonne brouée, car les spirées sont fraîches au bord de la mer. Moi, je vais arranger la petite chambre d'à côté, celle que ton père appelle la *Chambre de l'hospitalité*, et puis je préparerai notre souper. Ne t'éloigne pas.

Elle entre dans la chambre à gauche.

SCENE VII.

L'ENFANT seul un moment, puis NAPOLÉON.

L'ENFANT.

J'aurais voulu être soldat, comme mon père; mais ils disent qu'on ne fera plus la guerre... Eh bien! je me ferai marin, c'est aussi un bel état!

Il arrange le feu et le souffle avec sa bouche. Napoléon paraît; il est couvert du manteau bleu de Marengo. Un homme ouvre la porte, indique la cabane à Napoléon, qui y entre: il le salue, et se retire en fermant la porte.

NAPOLÉON.

Merci... (*A lui-même.*) On m'a dit que je serais ici chez de braves gens... Oui, le pauvre donne quelquefois l'hospitalité mieux que le riche... Je me vois personnel... Ah! un enfant! je suis bien aise d'être chez un père de famille.

L'ENFANT, à lui-même.

Là, le feu va bien; j'y ai mis des algues et des goémons bien secs...

NAPOLÉON.

Et vous avez bien soufflé.

L'ENFANT, se rasourant.

Plait-il?... Ah! excusez-moi, monsieur, je ne vous voyais pas.

NAPOLÉON.

Est-ce que vous êtes seul ici?

L'ENFANT.

Mon père est sorti, et ma mère arrange votre chambre; car je ne me trompe pas... votre manteau bleu, avec un galon d'or... vous êtes le monsieur que nous attendons.

NAPOLÉON.

Vous m'attendiez?

L'ENFANT.

Oui, monsieur; de la part du capitaine Bletson. (*Il lui avance un siège.*) Asseyez-vous donc, monsieur; donnez-moi votre manteau.

NAPOLÉON, refuse et le regarde en souriant.

Mon enfant, je vous remercie... (*A part.*) Un enfant! un enfant accueilli sous un toit de chaume celui qui, dans tous les palais de l'Europe a dicté des lois au monde.

L'ENFANT.

Mettez-vous près du feu, monsieur, la brise du soir n'est pas chaude.

NAPOLÉON, *s'asseyant près du feu.*

Approchez, mon ami; vous avez l'air bien raisonnable.

L'ENFANT.

C'est ce que dit maman.

NAPOLÉON.

Et votre père... c'est un pécheur, m'a-t-on dit?

L'ENFANT.

Oui, il va à la pêche; mais il est aussi pilote... et il a été soldat.

NAPOLÉON, *vivement.*

Ah! ton père a servi!... j'ai été soldat aussi, moi.

L'ENFANT.

Oh! monsieur, je le vois bien; mais vous êtes officier, et mon père n'était que sergent... mais, monsieur, il est décoré comme vous, et vous ne l'avez peut-être pas été comme lui de la main de l'empereur?

NAPOLÉON.

Ton père a été décoré de la main de l'empereur?

L'ENFANT.

Oui, monsieur.

NAPOLÉON, *à part.*

Je suis en sûreté ici.

L'ENFANT.

Il l'aime bien, allez, l'empereur!... et moi aussi, quoique je ne l'aie jamais vu... Oh! que j'aurais voulu le voir!... mais ça ne se peut plus... le pauvre homme! ils l'ont renvoyé!

NAPOLÉON.

Ne dis pas cela, mon petit ami... Ton père n'a-t-il que toi d'enfant?

L'ENFANT.

Oui, monsieur; il est bien content d'avoir un garçon... Et vous, monsieur, en avez-vous un aussi?

NAPOLÉON, *ému.*

Oui, oui... j'ai aussi un fils... (*A part.*) Le reverrai-je?... (*A l'enfant.*) Comment t'appelles-tu?

L'ENFANT.

Napoléon.

NAPOLÉON, *très-ému.*

Napoléon! (*A part.*) Comme lui!

Il prend la tête de l'enfant, le baise au front avec le plus vif intérêt.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ANNETTE.

A la vue d'Annette, Napoléon s'enveloppe avec plus de soin de son manteau, afin de ne pas être reconnu.

ANNETTE.

Quelqu'un ici! et tu n'es pas venu m'avertir, garçon?

L'ENFANT.

Maman, c'est le monsieur que nous attendions.

ANNETTE.

Je vous demande pardon, monsieur; je m'occupais de vous.

NAPOLÉON.

Votre enfant est charmant, madame; et il m'a parfaitement reçu.

ANNETTE.

Je suis sûre qu'il a fait de son mieux. C'est un bon petit garçon! Mais, monsieur, votre chambre est prête; si vous vouliez vous y reposer un moment; vous ne trouverez peut-être pas le lit bien bon!

NAPOLÉON.

Oh! oh! quand on a couché au bivouac, et sur des affûts de canon... D'ailleurs, je vais rester auprès du feu; il y a si peu de temps d'ici au point du jour! Allez vous reposer, ma bonne hôtesse.

L'ENFANT.

Comme dit monsieur, va te reposer, mère: moi, j'attendrai mon père jusqu'à ce qu'il soit rentré.

ANNETTE.

Votre servante, monsieur.

Elle entre dans la chambre à droite.

L'ENFANT, *à part.*

Allons donc voir si mon père revient.

L'enfant s'éloigne un moment.

SCENE IX.

NAPOLÉON, *seul.*

Il y a dans les grandes infortunes des consolations plus grandes encore. Cet accueil hospitalier m'a ému jusqu'au fond de l'ame... Voyons, reposons un instant. (*Il s'assied devant le feu sur une chaise, les jambes étendues sur un escabeau comme dans la gravure de Vernet.*) C'est ainsi que dans l'intervalle d'une bataille, entre deux grandes scènes de carnage, je dormais en rêvant la victoire qui venait le lendemain couronner mon réveil... Le réveil de demain ne sera pas une victoire! mes aigles dorment aussi dans la poussière, pour ne plus se réveiller. Et l'aube qui voyait l'empereur monter sur son cheval de bataille verra le fugitif se glissant inaperçu dans un esquif qui livrera ses jours à la merci des flots et de l'Anglais. (*Il s'assoupit.*) Gloire, triomphes, grandeurs humaines, beaux rêves!... n'êtes-vous donc que des rêves? O France! mon fils! Napoléon!

SCENE X.

NAPOLÉON, *endormi*, L'ENFANT, *rentrant bien doucement*.

L'ENFANT.

Ah ! il dort ! le feu va s'éteindre, il aura froid, il faut l'attiser... mais prenons garde de le réveiller ! (Il va d'abord chercher dans la pièce à gauche une lampe qu'il ravive et qu'il pose sur la table qui est à côté de la cheminée et près de l'empereur. L'ombre de Napoléon se dessine alors nettement sur la muraille : l'enfant s'approche pour attiser le feu ; cette ombre frappe ses regards.) Tiens, tiens ! qu'est-ce que je vois donc ? son portrait sur le mur, en ombre ! si j'essayais... oui, ça ne sera pas difficile.

Il prend un charbon, et trace sur la muraille le profil de Napoléon ; quand le portrait est fini, on entend un coup de canon.

NAPOLÉON, *s'éveillant*.

Le canon du matin ! (Montrant la chambre à gauche.) La fenêtre de cette chambre donne sur la mer : voyons si je pourrai distinguer le signal du vaisseau qui doit me porter aux États-Unis.

Il entre dans la chambre à gauche.

SCENE XI.

L'ENFANT, ANNETTE.

L'ENFANT, *à lui-même*.

Heureusement le canon a attendu que j'aie fini mon dessin. (On frappe en dehors.) Tiens ! qui est-ce qui frappe ? c'est sûrement mon père. (Les coups redoublent.) Ma mère !

ANNETTE, *paraissant*.

Qu'est-ce que c'est ?

On frappe encore.

L'ENFANT.

Tu n'entends pas ? Est-ce qu'ils vont enfoncer notre porte ?

ANNETTE.

C'est sans doute le capitaine qui vient avec ton père chercher son ami pour le faire embarquer.

Elle va ouvrir la porte.

SCENE XII.

LES MÊMES, L'AGENT, LES MATELOTS, puis BAPTISTE.

ANNETTE, *aux matelots*.

Ah ! c'est vous ?

L'AGENT, *d'un air dur*.

Ce n'est pas nous que vous attendiez ?

ANNETTE, *effrayée*.

Non ; mais que demandez-vous chez nous ?

L'AGENT.

L'homme qui s'y est réfugié.

BAPTISTE, *entrant*.

Il n'y a personne chez moi, et quand il y aurait quelqu'un, je ne vous le livrerai pas ! je ne suis pas un dénonciateur. (Bas à l'Enfant.) Où est-il ?

L'ENFANT, *montrant la chambre à gauche*.

Là !

BAPTISTE.

Bien !

L'AGENT.

Il faut donc employer la force ! on l'a vu entrer ici.

UN MATELOT.

Nous allons chercher partout.

TOUS.

Cherchons partout !

ANNETTE.

Comment ! chez votre ami, chez votre camarade ?

LE MATELOT.

Il a tort s'il donne asile à un méchant homme.

TOUS.

Oui, oui, il a tort !

BAPTISTE.

Eh bien ! dites donc ce qu'il a fait ! de quoi on l'accuse ? et si c'est vraiment un méchant homme...

L'ENFANT.

Il n'en a pourtant pas l'air. (Montrant la silhouette.) Tenez, regardez, mon père ?

BAPTISTE, *avec un cri*.

Ah ! que vois-je !... Napoléon ! l'empereur !

TOUS, *se découvrant*.

L'empereur !

BAPTISTE.

Oui, mes amis ; oui, c'est lui... Qui est-ce qui a mis là son portrait ?

L'ENFANT.

C'est moi.

BAPTISTE.

Toi !... quel bonheur ! Et vous, mes amis, est-ce que vous voudriez livrer l'empereur ?

LES MATELOTS.

Non ! jamais !

SCENE XIII.

LES MÊMES, NAPOLÉON.

NAPOLÉON.

Qu'entends-je ?

BAPTISTE.

Le voilà !

TOUS LES MATELOTS, *l'entourant, tombant à ses pieds en criant.*

Vive l'empereur !

L'AGENT, *à part.*

Je ferai bien de me sauver.

Il disparaît.

BAPTISTE.

C'est donc vous, mon empereur, vous que j'ai eu le bonheur de loger dans ma pauvre cabane !

NAPOLÉON.

C'est toi, mon brave Baptiste ? Je te reconnais... Oui, c'est ton empereur... c'est un ami.

BAPTISTE.

Ah ! sire ! je suis trop heureux.

NAPOLÉON.

Madame Baptiste, vous êtes la femme d'un brave homme, et vous avez un excellent enfant.

BAPTISTE.

Mais, sire, l'heure avance... je vais vous conduire à votre vaisseau, et nos amis vont vous escorter.

TOUS.

Oui, oui...

BAPTISTE.

Partons.

Ils vont pour sortir ; la porte du fond s'ouvre. Bletson paraît, tous s'arrêtent.

SCENE XIV.

LES MÊMES, BLETSON.

BLETSON, *s'avance tristement, dit à l'empereur.*
Sire, tout est perdu !

NAPOLÉON, *avec sang-froid.*

Que dites-vous, monsieur Bletson ?

BLETSON.

Notre projet est découvert ; on a mis des surveillans sur mon vaisseau. Votre personne n'est plus en sûreté en France.

NAPOLÉON.

En ce cas, monsieur, je n'ai plus qu'à vous remercier de vos bonnes intentions pour moi. Croyez que j'en garderai un éternel souvenir. Je vais répondre aux ouvertures que m'a faites le capitaine Maitland, commandant du Bellérophon, qui est autorisé à me conduire en Angleterre.

BLETSON.

Sire, vous allez vous fier aux Anglais !

NAPOLÉON.

J'irai, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique ; je me mettrai sous la protection de ses lois, que je réclamerai du plus puissant et du plus généreux de mes ennemis.

BLETSON.

Ah ! sire, cette noble confiance vous perdra.

NAPOLÉON.

Adieu, mes amis. (*Tous tombent à ses pieds.*) Gardez mon souvenir, comme je garderai toute ma vie celui de cette belle France que j'ai couronnée de tant de gloire, et que je voudrais encore pouvoir couronner de bonheur !

Il sort en leur faisant des signes d'adieu. Les uns baisent ses mains, d'autres ses habits ; tous versent des pleurs en étendant les mains vers lui.—Tableau : le rideau baisse.

Cinquième Tableau.

LE CIEL.

Lorsque le rideau se relève, le théâtre représente, en partie, le célèbre tableau d'HORACE VERNET.

Les rochers de Sainte-Hélène, battus des flots, où l'on voit flotter en lambeaux l'étendard de l'empereur, sont placés son chapeau et son épée ; au pied de la tombe, une hêche et des chaînes brisées ; auprès est un quartier de roche qui domine la tombe, les rochers et la mer, où sont groupés, comme dans le tableau d'HORACE, le général Bertrand, sa femme, ses enfans et le général Montholon. A partir du pied des rochers jusqu'à l'avant-scène, les vétérans, débris de la grande armée, sont sous les armes, tambour en tête, enseignes

renversées, rangés en haie de chaque côté du théâtre ; ils viennent rendre les derniers honneurs au héros qui, jadis, les a conduits si souvent à la victoire ; parmi eux sont : Constant, Rustan, Baptiste, Annette, son enfant, le capitaine Bletson, Pichon, etc. Le théâtre est plongé dans l'obscurité ; une lueur surnaturelle éclaire seule la tombe de Napoléon ; tonnerre, éclairs, roulement funèbre des tambours ; dans le lointain s'élève le chœur suivant :

CHOEUR, *au loin.*

Il n'est donc plus, ô belle France !
Celui qui faisait ton orgueil !

**Déposeille ta splendeur immense,
Et revêts tes habits de deuil.**

Lorsque ce chant a cessé, une musique mélodieuse se fait entendre ; les nuages se dissipent ; peu à peu apparaît le tableau du fond : Les cieux, éblouissants de splendeur, ouvrent leurs champs sans limites. Alors on voit dans son entier le tableau.

Une colonne de lumière descend sur la tombe de l'empereur, et semble unir le ciel à la terre ; les bardes, avec leurs harpes d'or, Kléber, Desaix, Lannes, Bessières, Duroc, Lasalle, Colbert, etc., etc., tous les héros de la république et de l'empire, tous ces grandes ombres font hommage de leur gloire à la gloire de Napoléon.

CHOEUR GÉNÉRAL.

**Réjouis-toi, France chérie !
T'aimer fut sa première loi.**

**Des cieux, sa nouvelle patrie,
Toujours il veillera sur toi !**

Soudain des chants de joie descendent des cieux ; des génies célestes paraissent, tenant dans leurs mains des palmes et des couronnes et appelant le héros à sa demeure immortelle. Napoléon, porté sur des nuages, entouré d'une étincelante lumière, monte vers eux. A son aspect tous s'inclinent, et dans les cieux, sur les rochers de Sainte-Hélène, sur la terre, s'élève de nouveau ce chœur général :

CHOEUR GÉNÉRAL.

**Voici, voici l'homme immortel !
Voici notre soleil de gloire !
Tombez, tombez, portes du ciel,
Devant le Dieu de la victoire !**

FIN.